

LE CONTEXTUALISME CONCEPTUEL ET LA POLYSÉMIE MENTALE

Michael Murez

(CAPHI, UR 7463, Nantes Université /

Chaire Philosophie du langage et de l'esprit, Collège de France, Université PSL)

Résumé

Il y a deux François Recanati : l'un est philosophe du langage, l'autre philosophe de l'esprit. Tous deux sont contextualistes. Mais il y a une différence entre leurs formes respectives de contextualisme. En philosophie du langage, le contextualisme radical de Recanati repose sur une *double* généralisation de la dépendance contextuelle – celle de l'indexicalité à tous les termes référentiels, et celle de la polysémie à toutes les expressions de classe ouverte. En philosophie de l'esprit, l'indexicalité est aussi quasi-généralisée, à travers l'identification des concepts singuliers à des fichiers mentaux, qui sont eux-mêmes conçus comme des indexicaux. Mais la polysémie ne fait pas l'objet d'une généralisation parallèle au niveau des concepts. Le présent article vise à encourager les deux Recanati à harmoniser leurs positions. Il invite à postuler des concepts/fichiers polysémiques, et vise à montrer qu'une telle postulation, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne remet en cause ni le contextualisme radical en philosophie du langage, ni les principes fondamentaux du modèle des fichiers mentaux.

Abstract

There are two François Recanatis: one is a philosopher of language, the other a philosopher of mind. Both are contextualists. But there's a difference between their respective brands of contextualism. In philosophy of language, Recanati's radical contextualism is based on a *twofold* generalization of context-dependence – indexicality is generalized to all referential terms, and polysemy to all open-class expressions. In philosophy of mind, indexicality is also (nearly) generalized, through the identification of singular concepts with mental files, which are themselves construed as indexicals. But polysemy is not generalized in a parallel fashion at the level of concepts. This article aims to encourage the two Recanatis to harmonize their views. I argue in favor of postulating polysemous concepts/files. I also hope to show that such a postulation, contrary to what one might think, calls into question neither radical contextualism in philosophy of language, nor the fundamental principles of the mental files model.

1. Introduction

Il y a deux François Recanati : l'un est philosophe du langage, l'autre philosophe de l'esprit. Tous deux sont contextualistes. Mais il y a une différence entre leurs formes respectives de contextualisme.

En philosophie du langage, le contextualisme radical de Recanati repose sur une *double* généralisation de la dépendance contextuelle : d'une part, toutes (ou presque toutes) les expressions référentielles seraient indexicales ; d'autre part, toutes (ou presque toutes) les expressions de classe ouverte¹ seraient polysémiques (Recanati 1997, 2004, 2005a, 2017).

En philosophie de l'esprit, l'indexicalité est aussi quasi-généralisée. Ainsi, Recanati (2005b, 2012, 2016) identifie les concepts singuliers – ceux qui permettent de faire directement

¹ C'est-à-dire les classes lexicales auxquelles on peut facilement ajouter de nouveaux membres, comme les noms (« ministrable »), par opposition aux expressions fonctionnelles, comme les connecteurs logiques (« et »).

référence à des individus particuliers – à des fichiers mentaux, qu’il conçoit (de manière controversée) comme des indexicaux mentaux².

Par contraste, la polysémie ne fait pas l’objet d’une généralisation parallèle au niveau des concepts. Selon les contextualistes radicaux, les significations linguistiques auraient le « mauvais format » pour faire office de constituants de pensées (Recanati 2004, 140). L’information encodée conventionnellement par un terme serait trop pauvre et schématique, ou au contraire trop riche et foisonnante, pour qu’on puisse l’identifier à l’interprétation d’un emploi du terme. De ce point de vue, une expression polysémique n’encode pas sémantiquement un concept qui le serait tout autant. Au contraire, la polysémie implique un décalage entre la signification conventionnelle d’une expression-type et les différents ‘sens’ de ses occurrences. Ce décalage rend indispensable des processus pragmatiques, qui « modulent » la signification pour lui permettre de communiquer, en contexte, une variété de concepts (Recanati 2004, 2017, 2019).

Si les concepts étaient au contraire eux-mêmes généralement polysémiques, cela semblerait menacer le contextualisme radical au niveau linguistique : la modulation ne serait apparemment plus indispensable, puisque les significations auraient déjà le bon format pour encoder les concepts sans elle. De plus, si rien n’empêche en principe une expression d’être à la fois indexicale et polysémique, on verra par la suite que ces deux propriétés semblent s’exclure en ce qui concerne les fichiers mentaux. Ce n’est donc pas un accident si Recanati n’aborde qu’assez rarement, dans des passages plutôt concessifs, la possibilité de la modulation conceptuelle (Recanati 2012, 140 ; Recanati 2013b, 224) et s’il ne défend pas explicitement la *polysémie* des fichiers mentaux³. Son contextualisme en philosophie du langage, qui repose sur la généralisation de deux formes de dépendance contextuelle, est ainsi plus radical que son contextualisme en philosophie de l’esprit, qui ne repose que sur l’une d’entre elles⁴.

Le présent article vise à encourager néanmoins les deux Recanati à harmoniser leurs positions. Je défendrai la thèse selon laquelle il y a de bonnes raisons de postuler des fichiers/concepts polysémiques. J’essaierai aussi de montrer qu’il est possible de le faire sans pour autant remettre en cause le contextualisme radical en philosophie du langage, ni abandonner les principes fondamentaux du modèle des fichiers mentaux⁵.

Je commencerai par présenter le cadre théorique qui sous-tend le débat sur la dépendance contextuelle des concepts, et notamment le modèle des fichiers mentaux. Ensuite, je défendrai une version du contextualisme conceptuel qui postule des fichiers mentaux polysémiques, en plus des fichiers indexicaux. Ceci m’amènera à discuter la question de savoir si la polysémie doit ou non être généralisée au niveau conceptuel. En réponse, je soutiendrai une position modérée, selon laquelle certaines variétés de polysémie linguistique, mais pas toutes, impliquent des concepts eux-mêmes polysémiques, avant de répondre à quelques objections.

² On interprète souvent Recanati (2012) comme soutenant que les fichiers mentaux indexicaux seraient les véhicules caractéristiques des pensées singulières, par opposition aux autres. Mais Recanati n’a jamais cherché à montrer que *toutes et seules* les pensées singulières seraient indexicales. Je doute pour ma part que les pensées singulières forment une espèce naturelle psychologique, ou que celles portant sur les *abstracta*, comme les nombres, soient indexicales (Murez et al. 2020, Smortchkova et Murez 2020, voir aussi Palmira 2018).

³ Une exception notable est Recanati (2018), qui esquisse une position en partie semblable à celle que je propose ici pour le cas particulier de la référence polysémique aux personnages de fiction. Je reviens sur cette position dans la section 4.2

⁴ Je laisse de côté le relativisme, une forme de dépendance de contextuelle qui ne concerne pas les *constituants* de pensée (Recanati 2007).

⁵ Mon approche entrera ainsi en contraste avec celle de Quilty-Dunn (2021), même si elle s’en inspire, ainsi qu’avec celles de Belleri (2016) ou de Picazo-Jaque (2019).

1. Le cadre théorique du débat sur la dépendance contextuelle des concepts

1.1. Différentes variétés de dépendance contextuelle linguistique

En un sens large, une représentation est *dépendante du contexte* quand son contenu n'est pas fixé une fois pour toutes, au niveau de son type (Recanati 1997, 2005b) : ses différentes instances ou occurrences⁶, dans différents contextes, ont des propriétés sémantiques ou intentionnelles différentes, et contribuent de manière variable aux conditions de vérité des propositions.

On trouve au niveau linguistique plusieurs variétés de dépendance contextuelle. Une expression *ambiguë* a plusieurs significations. Une expression possédant une unique signification vague (« chauve ») ou indéterminée (« ce truc ») n'est donc pas pour autant ambiguë. La forme d'ambiguïté la plus simple est l'*homonymie*. Par un accident de la langue, le même mot français désigne tantôt un fruit, tantôt un défenseur judiciaire. Ces catégories n'ont d'autre rapport que d'être associées au même mot. Qu'il n'y ait qu'un seul mot « avocat » est d'ailleurs discutable, puisque cela présuppose qu'on individue les mots selon des critères orthographiques ou phonologiques superficiels⁷. Si on prend en compte l'étymologie, il y a plutôt deux mots « avocat » qui se ressemblent⁸.

Les conventions du français n'associent pas à *\a.vɔ.ka* une seule signification. Cependant, la plupart des instances du mot ont *une* signification donnée, fixée (notamment) par les intentions de son locuteur. Quelqu'un qui dit « L'avocat est pourri. » veut généralement communiquer par là une proposition déterminée (sauf quand la phrase sert à illustrer le phénomène d'ambiguïté). Même si une instance d'un mot a une signification donnée, quelqu'un qui l'entend peut ne pas être en mesure de savoir laquelle. Une telle incertitude est possible précisément parce que ce à quoi l'allocutaire a le plus immédiatement accès sont des propriétés formelles du véhicule linguistique, comme sa phonologie, qui sous-déterminent sa signification. Au sens courant, l'« ambiguïté » désigne parfois ce phénomène d'indétermination seulement *épistémique*.

Une expression *indexicale* n'est pas ambiguë. Même si, au niveau du type, un indexical n'a pas de référent unique, il a une signification conventionnelle constante – un « caractère » au sens de Kaplan (1989). Celle-ci correspond à une règle qui détermine ce à quoi l'expression fait référence, en fonction du contexte de son énonciation. Une instance de l'indexical fait ainsi référence, dans un contexte *c*, à l'objet qui entretient une certaine relation *R* avec cette instance, dans *c* : « je » renvoie au locuteur du contexte d'énonciation, « ici » au lieu où elle se déroule, « maintenant » au moment où elle a lieu, etc. Les différentes occurrences du même indexical, correspondant à différents actes d'emploi, gardent une référence stable, tant que le contexte ne varie pas.

Par contraste avec l'homonymie, on considère généralement qu'une expression *polysémique* a, comme je l'ai noté en introduction, une seule signification conventionnelle (Recanati 2017, 2019). Mais par contraste avec l'indexicalité, celle-ci ne consiste pas en une règle de détermination de sa référence en fonction du contexte d'énonciation. La signification d'un polysème recouvre différents 'sens' qui ont un « air de famille » ou des « relations de parenté » (Recanati 1997, 110). « Ce livre est lourd » peut ainsi signifier que le livre en tant qu'objet matériel pèse physiquement un poids important, mais aussi qu'il est dense en

⁶ Un *type* représentationnel abstrait peut avoir différentes *instances* concrètes, dans différents contextes. Les instances sont des particuliers, qui peuvent persister, et avoir différentes *occurrences*. Ces dernières correspondent à des événements dans lesquelles une instance accomplit sa fonction représentationnelle. Recanati (2005b) emploie une tripartition similaire.

⁷ Sur l'individuation des mots, voir par exemple Kaplan 1990.

⁸ L'un dérive du nahuatl « auacatl » (testicules), l'autre du latin « advocare » (appeler auprès de).

informations ou pénible à lire⁹. Les deux sens de « livre » – en tant que véhicule matériel concret et en tant que contenu informationnel abstrait – sont clairement en rapport. Cependant, ils sont associés à des conditions d'individuation différentes : une étagère qui contient trente exemplaires de *1984* compte plus de livres_{véhicule} que de livres_{contenu} (Asher 2011, 144).

La polysémie et l'indexicalité impliquent deux notions différentes de « contexte ». Le contexte au sens pertinent pour les indexicaux comprend les paramètres de temps, de lieu, etc. de la situation d'énonciation¹⁰. Dans le cas de la polysémie, par contraste, on considère parfois qu'il s'agit des autres expressions environnantes au sein de la même phrase ou du même discours. Peut-être serait-il plus adéquat de considérer qu'il comprend les intentions du locuteur (Recanati 2004). Quoi qu'il en soit, le contexte auquel un polysème est sensible se distingue en ce qu'il est composé d'*autres représentations*.

La polysémie, comme on aura l'occasion de le souligner par la suite, n'est pas un phénomène homogène. Parfois elle se rapproche de l'homonymie. Mais alors que cette dernière disparaît généralement à la traduction, ce n'est pas toujours le cas de la polysémie. Le fait que le même mot permette de désigner un véhicule concret et son contenu abstrait se retrouve à travers différentes langues (« book », « книга », etc.). De plus, la même relation véhicule/contenu se retrouve entre les sens de divers autres polysèmes (« roman », « film », « pensée », etc.). La polysémie est dite *régulière*, quand elle obéit ainsi à des règles systématiques (Apresjan 1974)¹¹.

Les contextualistes tendent à considérer *toutes* (ou presque toutes) les expressions de classe ouverte comme polysémiques, en un sens plus large, dans la mesure où leur signification conventionnelle peut – et selon eux, doit même – être « modulée » dans la communication (Recanati 2001a, 2004 ; voir aussi Carston 2012, 2019, 2021 ; Wilson et Sperber 2012). La modulation est le processus pragmatique par lequel la signification conventionnelle d'une expression, qu'elle possède au niveau du type, est ajustée pour que différentes de ses occurrences puissent s'appliquer en des sens élargis, restreints, ou par transfert, à une vaste diversité d'objets (Recanati 2004, 131). Ainsi, on peut désigner par le nom « Aristote »¹² non seulement le philosophe, mais aussi un livre écrit par lui (« Aristote est sur l'étagère du haut »), une œuvre qui le représente (« Aristote [c'est-à-dire son buste sculpté] est dans la salle des Antiques »), ou simplement une personne qui lui ressemble de quelque manière (un professeur peut dire « Aristote, cessez de bavarder ! » à un étudiant barbu dont ce n'est pas le nom) (Kijania-Placek 2023).

1.2. Les concepts comme véhicules potentiellement dépendants du contexte

Parmi ces différentes variétés de dépendance contextuelle, lesquelles se retrouvent, sinon à l'identique, du moins dans des formes analogues, au niveau des pensées ? Plus précisément, lesquelles se retrouvent au niveau de leurs constituants, les concepts ? Une réponse autrefois

⁹ Ainsi, à la fois le nom « livre » et le prédicat « lourd » sont polysémiques.

¹⁰ Il s'agit ici d'une simplification : il est permis de douter de la réalité de ce que Kaplan (1989) appelle des « purs indexicaux », dont la référence serait déterminée par les paramètres objectifs du contexte indépendamment des intentions des locuteurs. Comme le note Recanati (2001b), « maintenant » peut faire référence à un moment autre que celui de l'énonciation, par exemple.

¹¹ Plus précisément, un lexème A, qui a des sens a1 et a2, est considéré comme régulièrement polysémique quand il y a d'autres lexèmes B, C, etc., aux sens b1 et b2, c1 et c2, etc. qui entretiennent entre eux la même relation sémantique que a1 et a2. Voir Haber et Poesio 2024.

¹² Je me concentre dans cet article sur la polysémie qui affecte les expressions et concepts référentiels. Souvent, celle-ci découle du fait qu'il s'agit de représentations complexes, qui comprennent des expressions ou concepts généraux eux-mêmes polysémiques – comme « ce livre ». Je ne discute pas de polysémie à travers des catégories syntaxiques différentes.

commune était : « Aucune ». Comme le rappelle Recanati (2007, 12), la cohérence même de l'idée de dépendance contextuelle conceptuelle fait face à une objection canonique, formulée notamment par Fodor (2003, 156). Quand une expression linguistique est dépendante du contexte, ce que le contexte fait varier sont les concepts qu'elle exprime. « Avocat » est ambigu parce que ce même mot, en tant que véhicule, a différents contenus – ce qui revient à dire qu'il exprime deux concepts différents. L'ambiguïté résiderait dans la *relation* d'expression non univoque entre les mots/véhicules et les concepts/contenus. Il serait donc incohérent de parler d'ambiguïté au seul niveau des concepts : ils ne peuvent pas eux-mêmes avoir différents contenus, puisqu'ils *sont* les contenus en question.

Cette objection, si elle était correcte, exclurait non seulement l'ambiguïté, mais aussi toute forme de dépendance contextuelle au niveau conceptuel. En réponse, Recanati (2007 12-13) distingue à raison la question terminologique de ce qu'on choisit d'appeler « concept », de la question substantielle des formes de dépendance contextuelle mentales possibles. Afin d'éviter de présupposer d'emblée que les concepts correspondent un-à-un aux contenus déjà entièrement déterminés des expressions, mieux vaut les définir par certains rôles théoriques et explicatifs que les concepts sont censés remplir dans la cognition, quelle que se révèle être leur nature.

Quels sont les rôles pertinents ? Les psychologues qui s'intéressent aux « concepts » étudient les représentations mentales qui sous-tendent nos facultés cognitives supérieures, c'est-à-dire nos capacités de catégorisation, de raisonnement déductif et inductif, de planification de l'action, etc. (Murphy 2004). Par exemple, reconnaître mon ami Bob dans le métro consiste à lui appliquer mon concept singulier de BOB (Recanati 2005b, 2012, 80-88). Déployer ce concept me permet de procéder à des inférences, qui font appel aux informations accumulées sur lui par le passé. Si on est vendredi, probablement Bob est-il sur le chemin de son travail à l'université, en retard, etc. De telles capacités s'appuient sur un ensemble de représentations, dans des formats divers, des caractéristiques de Bob, certaines durables (son nom, son visage, etc.), voire essentielles (c'est un être humain), d'autres plus transitoires (le fait qu'il enseigne à l'université le vendredi et soit souvent en retard). On appelle un tel ensemble de propriétés et de relations, qui toutes sont mentalement attribuées à un même référent, une *conception* de ce dernier (Rey 1985 ; Woodfield 1990).

Pour jouer leurs rôles psychologiques, les concepts doivent permettre de stocker en mémoire, de mettre à jour, et de (ré)accéder à des conceptions riches et structurées. Celles-ci sont susceptibles de varier, non seulement au gré de l'acquisition de nouvelles informations, mais aussi en fonction des tâches cognitives diverses qu'elles servent à accomplir (Woodfield 1990 ; Machery 2009). Cependant, comme l'ont souligné nombre de philosophes, les concepts doivent aussi être *stables*, pour pouvoir servir de *constituants* des pensées (i.a. Fodor 1998, 2001, 2003, 2008 ; Murez 2021, 2023 ; Quilty-Dunn 2021). Les pensées complexes sont formées par la recombinaison récursive de concepts plus simples (ultimement atomiques), de manière analogue à celles dont les phrases sont composées de mots. La pensée est compositionnelle : quelle pensée on pense est déterminé par ses constituants et par sa structure¹³. Pour cela, il faut apparemment que le même concept contribue de façon constante aux différentes pensées où il figure. Sinon, deux pensées pourraient avoir les mêmes constituants et la même structure, et pourtant être différentes.

¹³ La compositionnalité de la pensée explique sa *productivité* (le fait qu'on puisse penser toujours de nouvelles pensées sans avoir besoin d'un stock de concepts infinis) et sa *systématicité* (le fait que la capacité à penser certaines pensées, comme qu'*Anne aime Bob*, va de pair avec la capacité à en penser d'autres en rapport, comme que *Bob aime Anne*) (Fodor 1998 ; 2001 ; 2003). L'idée de compositionnalité est présente chez Frege (1892), et est explicitée par Carnap (1956) et Fodor et Katz (1964) (voir Pagin et Westerståhl, 2010). Une notion voisine est la contrainte de généralité d'Evans (1982). Je remercie Géraldine Carranante de m'avoir encouragé à fournir ces précisions.

L'une des fonctions principales des concepts singuliers, du point de vue des philosophes, est liée à cette exigence de compositionnalité : ils servent de *marqueurs de coréférence* stables internes à la pensée (Millikan 2000 ; Taylor 2015 ; Recanati 2012, 2016). En effet, différentes pensées peuvent renvoyer au même objet dans la réalité, sans pour autant que leur coréférence externe soit décelable par le sujet ou exploitable par ses processus mentaux. Par exemple, quelqu'un qui ignore que Houdini et Weisz sont la même personne peut juger que *Weisz, mais pas Houdini, est né à Budapest*. La possibilité de tels « cas frégréens » (Fodor 1990, 2008 ; Recanati 2012), dans lesquels un sujet attribue, sans irrationalité ou dysfonctionnement cognitif, des propriétés incompatibles au même individu, s'explique par le fait que le même référent est représenté par le sujet sous deux concepts singuliers différents – en tant que HOUDINI, et en tant que WEISZ.

Les cas frégréens illustrent l'*opacité* de la coréférence. Par contraste, l'identité ou la différence entre concepts doit être *transparente* : le penseur 'sait' quand il déploie ou non le même concept, au sens où ses processus mentaux y sont immédiatement sensibles (Boghossian 1994 ; Recanati 2012, 2021b ; Murez 2023). Différentes occurrences du même concept singulier co-référent *de jure* : il est *légitime* (au sens de Fodor 1987), c'est-à-dire psychologiquement normal, que les pensées où le concept figure de manière récurrente soient immédiatement traitées, dans les inférences, d'une manière conforme au fait que toutes sont présumées renvoyer à un même individu. Ainsi, quelqu'un qui juge que *Houdini est un magicien célèbre*, et que *Houdini est né à Budapest*, peut, sans prémisse d'identité supplémentaire, conclure qu'*au moins un magicien célèbre est né à Budapest* (Campbell, 1988 ; Goodman, 2022). La légitimité d'une telle inférence repose sur la récurrence du même concept singulier HOUDINI d'une prémisse à l'autre. Si la seconde contenait plutôt le concept WEISZ, alors l'inférence, quoique sémantiquement valide, serait psychologiquement illégitime. L'absence de coréférence *de jure* est néanmoins surmontable par une représentation de la coréférence *de facto*, sous la forme d'un jugement d'identité, tel que *Houdini est identique à Weisz*. Un tel jugement diffère dans sa valeur cognitive de la platitude selon laquelle *Houdini est identique à Houdini* précisément dans la mesure où les concepts qui y figurent ne sont *pas* déjà coréférentiels *de jure* (Frege 1892 ; Recanati 2012, 2016).

Dans la tradition frégréenne, les concepts étaient identifiés à des « Sens »¹⁴, des entités abstraites non psychologiques (Frege 1892). Entre autres problèmes, c'est un mystère pourquoi les Sens frégréens, qui n'ont pas le pouvoir d'impacter causalement les processus psychologiques, devraient être transparents, si ce n'est par pure stipulation (Fodor, 1998 ; Murez 2023). De nombreux philosophes contemporains identifient plutôt les concepts à des *véhicules* représentationnels (i.a., Crimmins 1992 ; Fodor 1990, 1998, 2008 ; Sainsbury et Tye 2012 ; Recanati 2012, 2021b ; Murez 2021, 2023), c'est-à-dire à des entités psychologiques normalement porteuses d'un contenu, mais qui ont aussi des propriétés formelles (orthographiques, syntaxiques, etc.) ou plus généralement *non-intentionnelles*. Ce sont de telles propriétés qui déterminent métaphysiquement l'identité ou la différence entre véhicules (Murez 2023).

L'approche véhiculariste des concepts permet de rendre compte de manière non-mystérieuse de leur transparence, si on la combine avec la théorie computationnelle des processus mentaux (Fodor 1998 ; Murez 2023). D'après cette dernière, les inférences au niveau personnel sont implémentées au niveau subpersonnel par des mécanismes qui ne sont causalement/fonctionnellement sensibles qu'aux propriétés formelles intrinsèques des véhicules, et non à leurs contenus, lesquels dépendent de relations extrinsèques avec l'environnement (Fodor 1998 , Piccinini 2015). Le système cognitif ne peut pas 'se tromper'

¹⁴ Ne pas confondre les « Sens » frégréens, notion philosophique désignant les constituants non-psychologiques des contenus de pensée, avec la notion linguistique des différents « sens » apparentés d'un polysème.

quant à l'identité ou la différence entre véhicules, car ce qui fait qu'il s'agit ou non d'occurrences du même véhicule est justement si celles-ci sont normalement *traitées comme telles* par ses mécanismes computationnels. Dans un tel cadre, les concepts singuliers eux-mêmes seront *transparents* dans la mesure où la récurrence du même véhicule est exploitée pour encoder la coréférence *de jure* (Murez 2023).

Puisqu'en tant que véhicule, un concept n'est pas individué par son contenu, il n'est pas immédiatement exclu qu'il soit ambigu, indexical, ou autrement dépendant du contexte : le même concept peut survivre à un changement de contenu (Recanati 2007, 12-13). Il est aussi possible en principe que différents concepts formellement distincts puissent avoir le même contenu¹⁵. Ceci permet d'expliquer que des concepts coréférentiels puissent jouer des rôles cognitifs distincts, dans les cas frégéens (Fodor 1990, 1998).

1.3. L'ambiguïté conceptuelle

Montrer que l'idée de dépendance contextuelle au niveau des concepts est en principe cohérente ne suffit pas à établir qu'on y retrouve les mêmes variétés qu'au niveau linguistique. Il y a une différence majeure entre les véhicules mentaux et les véhicules linguistiques. Quand on pense, on n'est pas en situation de communication avec soi-même, ni confronté à l'obligation de désambiguïser ses propres concepts. On n'a pas d'abord accès à un véhicule mental en tant qu'entité aux propriétés *formelles*, susceptible de plusieurs interprétations, auquel on doit associer le 'bon' contenu. Que les concepts soient des véhicules n'implique nullement qu'ils nous soient accessibles *en tant que tels* à travers l'introspection. Au contraire, on n'a d'ordinaire guère d'autre accès épistémique à un véhicule mental qu'à travers son contenu (Murez, 2020, 2023).

Les véhicules conceptuels sont *ce avec quoi* l'on pense, et pas *ce à quoi* l'on pense (sauf par exemple en lisant cet article). Ils n'ont pas à être compris ou interprétés à la manière des mots. Ils ne pourraient pas l'être, sous peine de régression (Laurence et Margolis, 1997) : « interpréter » au sens courant implique de penser à ce qu'on interprète, au moyen de concepts. Contrairement à l'intentionnalité linguistique, qui dérive de celle de la pensée, l'intentionnalité des concepts, ou du moins des plus fondamentaux d'entre eux, est *originnaire* (Jacob, 2003 ; Recanati, 2005b).

De ce fait, toute forme de dépendance contextuelle qui nécessiterait qu'un concept soit soumis à interprétation, au sens où son contenu dériverait des intentions, des croyances, des conventions, etc. d'un ou plusieurs sujets pensants, est exclue (Fodor 2003). Ceci suggère une raison pour laquelle l'ambiguïté ou la polysémie pourraient sembler impossibles dans la pensée : elles pourraient sembler nécessiter qu'un concept puisse changer d'interprétation, du fait du contenu d'*autres représentations*.

Ce serait une erreur. L'« interprétation » d'une représentation mentale peut s'entendre en plusieurs sens, qui n'impliquent pas de relations intentionnelles ou épistémiques d'*attribution* de contenu. En un sens *externe*, l'interprétation d'une représentation mentale correspond simplement à la détermination de sa référence. En un sens *interne*, l'interprétation d'une représentation correspond à son rôle cognitif, c'est-à-dire à l'impact causal/fonctionnel caractéristique qu'elle est disposée à avoir sur les processus mentaux, sur les autres représentations avec lesquelles elle interagit, et ultimement sur le comportement (Dennett 1978, 102 ; Von Eckardt 1993, 290-302). En ce second sens, ce qui correspond par exemple au fait qu'une représentation mentale CET AVOCAT est interprétée comme signifiant (mettons) avocat_{fruit} plutôt que avocat_{justice} est que les conséquences cognitives et comportementales de son déploiement correspondent à celles qui sont caractéristiques d'une

¹⁵ Il pourrait cependant y avoir des raisons indépendantes de rejeter la synonymie mentale. Voir Gray 2020.

représentation *du fruit* : l'appliquer à une chose disposerait à la transformer en guacamole, plutôt qu'à lui demander d'intercéder auprès d'un juge.

Une certaine forme d'homonymie/ambiguïté mentale, qui concerne l'interprétation au sens interne d'un véhicule atomique, demeure toutefois difficile à imaginer (comme le suggère Recanati 2007, 15), car elle impliquerait une violation de la transparence des véhicules. Un véhicule mental est individué par ses causes et ses effets au sein de la cognition, c'est-à-dire son rôle cognitif¹⁶. Le même véhicule ne peut pas avoir les effets caractéristiques de différents types représentationnels incompatibles à la fois – tout comme un symbole sur lequel opère une machine de Turing ne peut pas être d'un type ambigu, puisque ce qui détermine son type est la manière dont la machine le 'lit' (sauf erreur de computation) (Piccinini 2015). Il ne peut donc pas y avoir des concepts atomiques *homonymes*, si on entend par là des véhicules formellement identiques, donc computationnellement indistinguables, mais jouant des rôles cognitifs incompatibles. De même, il ne peut y avoir de concepts singuliers formellement identiques qui ne seraient *pas* immédiatement traités dans les processus mentaux comme faisant référence au même individu. Que des représentations ne soient pas normalement traitées comme coréférentielles *de jure* fait qu'il ne s'agit précisément pas d'occurrences du même véhicule conceptuel singulier¹⁷.

Même si le même véhicule atomique ne peut pas recevoir différentes interprétations au sens interne, il peut en recevoir *au sens externe*. L'interprétation externe d'une représentation mentale correspond simplement, on l'a dit, à la détermination de sa référence – c'est-à-dire, au fait qu'elle renvoie à telle chose plutôt qu'à telle autre, ou à rien, dans la réalité extra-mentale. Si on accepte (comme la plupart des philosophes) une théorie *externaliste* de la référence des véhicules mentaux, alors leur coréférence interne *de jure*, dans la pensée, n'implique pas nécessairement leur coréférence externe. Des cas de *confusion référentielle* sont ainsi possibles, dans lesquels différents référents sont représentés comme s'ils étaient un seul et même individu.

La confusion peut prendre différentes formes. Parfois elle se réduit à une croyance fautive en une identité impliquant des concepts différents. Quelqu'un peut par exemple acquérir séparément des concepts de Simone Weil et de Simone Veil, puis juger faussement que c'est la même personne. Plutôt qu'un cas de coréférence *de jure* sans coréférence externe, on a alors simplement une représentation erronée de la coréférence *de facto* entre différents concepts.

Cependant, un concept peut lui-même être intrinsèquement confus (Camp 2002, Lawlor 2005, Millikan 2000, Recanati, 2012). Les jeunes enfants confondent la catégorie des *inanimés* (qui n'auraient jamais pu être vivants), avec la catégorie des *morts* (qui ont cessé de l'être) (Carey 1988). Ils n'ont, à ce stade, jamais eu qu'un seul concept indifférencié des non-vivants. De même, on peut imaginer quelqu'un qui confonde Veil et Weil, mais qui ait profondément oublié qu'il les tenait initialement pour différentes (Sutton 2004), ou dont le concept ait été confus dès son origine. Un tel sujet peut raisonner d'une manière qu'il exprimerait comme suit :

Simone a écrit *La condition ouvrière*. Elle a aussi fait adopter la loi dépenalisant l'avortement. Donc, la même personne a écrit *La condition ouvrière* et fait adopter la loi dépenalisant l'avortement.

¹⁶ Le rôle cognitif global d'une représentation correspond à l'ensemble des manières dont elle est disposée à interagir causalement/fonctionnellement avec d'autres représentations et avec les processus mentaux.

¹⁷ Des violations de la transparence demeurent possibles en vertu de la différence entre ce qui détermine l'identité d'un véhicule mental, au niveau subpersonnel, et ce qui détermine la coréférence *de jure*, au niveau personnel. Je laisse ici de côté la possibilité de tels cas, discutés dans Murez (2023).

L'usage du pronom anaphorique « elle » dans la deuxième prémisse, est plus naturel que la répétition du nom propre. Avec la généralisation existentielle et la co-prédication dans la conclusion, c'est un test de coréférence *de jure* mentale sous-jacente (Recanati 2012, 2016 ; Fine 2007)¹⁸. Du point de vue du sujet qui raisonne ainsi, c'est exactement comme s'il y avait une seule personne, qu'il se représente sous un seul concept.

Redéployer le même concept singulier revient à *présupposer* qu'on pense toujours à la même chose (Recanati 2012, 132). Quand cette présupposition est fautive, à quoi est-ce que le concept fait référence ? Diverses réponses à cette question ont été proposées (i.a., Camp 2002, Lawlor 2005, Millikan 2000, Recanati 2012). Je ne souhaite pas ici trancher parmi elles, mais plutôt distinguer la confusion, le phénomène dont toutes prétendent rendre compte, de la dépendance contextuelle à proprement parler. La confusion résulte du fossé entre la réalité externe, et la manière dont le sujet la représente. Un sujet peut avoir des concepts confus sans dysfonctionnement de ses facultés, ni manquement épistémique de sa part : il peut se trouver par malchance dans un environnement peu coopératif, dans lequel l'*absence* de confusion serait psychologiquement illégitime. C'est ce qui arrive dans les expériences de pensée où un penseur est transporté inconscient sur une autre planète parfaitement indistinguable de la sienne (Boghossian 1994 ; Sorensen 1998). Mais la fonction d'un concept singulier confus demeure de faire référence de manière univoque à un objet particulier, même s'il ne parvient pas à l'accomplir pour quelque raison. De ce fait, un concept confus n'est pas un concept d'un *type* psychologique particulier : sa fonction est semblable à celle de n'importe quel autre concept dont la référence reste constante.

1.4. Le modèle des fichiers mentaux

Des concepts véritablement *dépendants du contexte* seraient des concepts dont l'interprétation variable est au contraire *normale*, c'est-à-dire inhérente à leur fonction propre. Un modèle influent des concepts singuliers qui permet une telle flexibilité les identifie à des *fichiers mentaux* (pour des revues de la littérature : Murez et Recanati 2016, Recanati, 2021a, Goodman, 2024).

Le modèle des fichiers mentaux vise à permettre aux concepts de remplir conjointement les rôles que les philosophes et les psychologues leurs prêtent, entre lesquels une tension semble sinon exister : il permet aux concepts d'avoir la stabilité nécessaire pour garantir la compositionnalité et marquer la coréférence entre pensées, tout en permettant la flexibilité et le changement conceptionnels (i.a., Fodor 2008, Murez 2021, Quilty-Dunn, 2021).

Un fichier mental est un véhicule représentationnel complexe, composé de plusieurs éléments. D'une part, un fichier comprend un élément atomique, qui l'individue et dont la persistance garantit la sienne. Cet élément – parfois appelé 'étiquette'¹⁹ – peut être conçu, en termes d'architecture computationnelle, comme un *pointeur* vers une adresse en mémoire (Gallistel et King 2011, Green et Quilty-Dunn 2021, Murez, 2021, Quilty, Dunn, 2021). À cette adresse sont stockées des 'entrées' dans le fichier, assimilables à un ensemble de prédicats (ou plus généralement d'attributs) mentaux. Le fait que ces attributs soient rassemblés à la même adresse, correspond au fait qu'ils sont non pas simplement *associés*, comme le serait les représentations du sel et du poivre ou de Laurel et Hardy, mais représentés comme *co-instanciés*.

¹⁸ Un discours semblable peut être produit dans un contexte communicationnel où un jugement d'identité *de facto* est tacitement présupposé : la coréférence *de jure* dans le langage n'est qu'un indice de celle, plus fondamentale, dans la pensée.

¹⁹ Malheureusement, différents auteurs utilisent ce terme de différentes manières. Dans les travaux de Perner et al. (Huemer et al. 2015, Perner et al., 2015, 2016, Doherty et Perner, 2020, Perner, à paraître), il renvoie à un mode d'individuation sortale.

Avoir des fichiers coréférentiels différents pour (par exemple) HOUDINI et WEISZ rend légitime l'adoption d'attitudes qui seraient sinon contradictoires envers leur référent commun, puisque les entrées dans l'un des fichiers peuvent être incompatibles avec celles qui se trouvent dans l'autre. L'identité ou la différence entre fichiers, en tant que concepts, ne se réduit pas à celle des entrées qu'ils contiennent. Les entrées dans un fichier correspondent à une *conception*. Les entrées que contient une adresse mémorielle sont susceptibles de changer, alors que le pointeur vers elle reste le même. Un fichier/concept peut ainsi survivre à un changement conceptionnel, ce qui permet au sujet de représenter un référent comme étant toujours le même individu, alors que les qualités qu'il lui attribue changent (Kahneman et al. 1992). Par exemple, quelqu'un peut me dire : « J'ai rêvé d'un chien. Mais ce n'était pas un chien. D'ailleurs, ce n'était pas un rêve. » (Brody et Csibra, à paraître) L'utilisation par mon interlocuteur d'une description indéfinie (« un chien »), qui signale l'introduction d'un référent de discours, déclenche l'ouverture d'un fichier, dont les entrées peuvent être révisées au fur et à mesure que ma conception de ce dont il me parle évolue.

Un fichier a plusieurs états ou statuts cognitifs. Il peut être stocké en mémoire, ou activé – ce qui permet l'accès aux entrées qu'il contient. Il peut alors être *déployé dans la pensée*, c'est-à-dire impliqué dans des actes ou processus mentaux occurrents – par exemple en tant que constituant d'un jugement (Fodor 2008, 95 ; Recanati 2016, vii).

La complexité des fichiers permet déjà une forme de dépendance contextuelle : le rôle cognitif, c'est-à-dire l'interprétation au sens interne, d'une instance de fichier peut varier entre ses différentes occurrences. En effet, le rôle cognitif global d'un concept change, quand la conception qui lui est associée change – c'est-à-dire, en termes de fichiers, quand les entrées dans le fichier évoluent (Fodor 1990, 167 ; Devitt 1996, 41).

Que les fichiers soient sensibles au contexte en ce sens n'est guère controversé. Ce qui l'est plus, c'est si les fichiers le sont aussi en d'autres sens. Sur cette question, deux modèles principaux des fichiers mentaux s'affrontent. L'un, qui les rapproche de *noms propres*²⁰ ou de constantes d'individu dans le langage de la pensée, répond par la négative. L'autre modèle, dont le principal défenseur a été François Recanati, compare les fichiers à des *indexicaux* – ce qui revient à soutenir que les fichiers sont caractérisés par une autre forme de dépendance contextuelle, et à défendre une forme de *contextualisme conceptuel*.

2. Le contextualisme conceptuel

2.1. L'indexicalité des fichiers mentaux

Dans la version *indexicale* du modèle des fichiers mentaux, un fichier est caractérisé par un troisième élément, en plus du pointeur et des entrées qu'il contient : il est « fondé » sur une relation dite « infogénérative » (ou *relation IG*), qui correspond à une manière particulière qu'a le sujet de recueillir de l'information (vraie ou fausse) à propos d'un objet particulier (Recanati 2012). Par exemple, j'ai une manière d'obtenir par le toucher des informations au sujet de l'objet que je tiens dans ma main ; mais je peux aussi obtenir des informations sur lui quand quelqu'un m'en parle. Ces relations étant différentes, mon système cognitif peut ouvrir deux fichiers, chacun fondé sur l'une d'entre elles, qui renvoient au même objet. Un cas frégéen est alors possible : je peux ne pas m'apercevoir que l'objet que je tiens est celui dont on me parle, et attribuer rationnellement des propriétés incompatibles à ce qui m'apparaît être deux objets différents. Si j'apprends qu'il s'agit du même objet, mon système

²⁰ Voir notamment Fodor (2008) et Papineau (2013). Recanati (1993, 2013) considère quant à lui les noms propres comme des indexicaux. J'entends ici opposer les deux : le modèle nominal des fichiers *nie* qu'ils soient fondés sur des relations IG.

cognitif représente la coréférence *de facto* des fichiers pertinents : un jugement d'identité entre objets correspond, au niveau subpersonnel, au 'liage' (ou à la 'fusion') entre fichiers (Perry 2012, Recanati 2021b).

Au niveau linguistique, une expression indexicale est associée à une relation contextuelle particulière, qui détermine sa référence relativement à un contexte d'énonciation particulier. Cette relation est encodée dans son caractère, par les conventions de la langue. Il n'y a pas lieu de faire appel aux conventions dans le cas des fichiers mentaux. Mais on peut considérer que le type d'une représentation mentale correspond à sa *fonction* au sein de la cognition (Recanati 2005b, 2012). Celle d'un fichier mental serait, d'après le modèle indexical, non pas simplement de recueillir de l'information au sujet d'un individu particulier, mais de recueillir l'information *issue d'une relation IG spécifique*. Différents types de fichiers seraient ainsi fondés sur différentes relations. Ainsi, Recanati (2012, 66) postule un type de fichier SOI fondé sur la relation d'être identique au penseur, un type de fichier ICI fondé sur la relation qu'on entretient avec un lieu quand on y est, etc²¹.

Pour être conceptuelle, une représentation singulière doit satisfaire la « contrainte de généralité » (Evans 1982 ; Recanati 2012, 65-66) : elle doit être (re)combinable avec toutes sortes de prédicats. De ce fait, Recanati (2012, 66) concède qu'il est possible de rassembler au sein d'un même fichier des informations acquises à travers différentes relations IG. Des entrées peuvent notamment circuler entre différents fichiers quand ceux-ci sont liés. Mais il y a néanmoins une relation qui *domine* chaque fichier indexical. C'est elle qui détermine son type, et qui lui est essentielle, au sens où « le fichier n'existe qu'aussi longtemps que la relation existe » (Recanati 2012, o. 67).

Recanati semble ainsi suggérer que les *instances* de fichiers sont individuées par des relations IG : la même n'est censée persister que dans la mesure où la relation IG « dominante » sur laquelle elle est fondée demeure instanciée. Les relations IG sur lesquelles les fichiers sont fondés correspondent aussi, dans le modèle indexical, à la manière dont est déterminée leur référence : une instance de fichier fait référence à l'objet avec lequel le sujet (ou cette instance elle-même) entretient la relation en question²². La persistance du fichier présuppose qu'un même référent se trouve toujours à l'autre extrémité de la relation. Mais le contexte peut changer, et la relation cesser d'être instanciée. Comme pour les indexicaux linguistiques, différentes instances du même *type* de fichier ne co-réferent pas *de jure*. Quand je m'aperçois que le lieu où je suis a changé, par exemple, je réinitialise mon fichier ICI. Il serait illégitime de présupposer que cette nouvelle instance renvoie toujours au même endroit que la précédente.

Le contexte peut aussi changer sans que le sujet, ou son système cognitif, ne le remarque. L'indexicalité des fichiers rend ainsi aussi possible leur changement de référence non seulement au niveau du type, mais aussi entre occurrences de la même instance, au sens suivant : la coréférence entre les occurrences d'une même instance de fichier est conditionnée à l'absence de changement contextuel subreptice. Si un fichier devient confus, il peut *perdre* sa référence (Recanati 2012, 132 ; 2021).

La flexibilité de l'interprétation des fichiers, dans le modèle indexical, demeure toutefois limitée. Puisque l'identité d'un fichier, en tant qu'instance, marque la coréférence *de jure*, il

²¹ Seule une partie du rôle cognitif global d'un concept relève de sa fonction propre et de son type. Cette notion standard de « rôle cognitif » doit être distinguée de la notion de « rôle » qu'on trouve chez Perry (1993), qui désigne une adaptation au niveau mental du caractère kaplanien. Le modèle indexical des fichiers suggère à la fois que les fichiers sont individués par leur rôle au sens de Perry, et que ce dernier contribue à déterminer leur rôle cognitif au sens standard. Ces deux thèses sont à mon avis insuffisamment distinguées par les défenseurs du modèle indexical.

²² D'autres théories de la référence des fichiers ont été proposées, notamment par Evans (1981). Voir Murez et Strickland (2024).

est exclu que la même réfère *avec succès* à différents individus²³. Dans la mesure où un fichier est indexical, il est aussi exclu que la manière dont est déterminée sa référence change : le type de relation IG en vertu de laquelle il a un certain référent plutôt qu'un autre lui est essentiel. Une même instance de fichier indexical n'a donc pas de réelle *flexibilité* (méta)référentielle. De même, au niveau du rôle cognitif, l'accent n'est généralement mis que sur la seule dimension de variabilité déjà mentionnée – celle qui permet au fichier de survivre au changement conceptionnel correspondant à la révision des opinions du sujet sur les propriétés que possède objectivement, de son point de vue, le référent.

2.2. La polysémie des fichiers mentaux

Que serait un fichier *polysémique*? Un tel fichier serait susceptible de différentes interprétations, à l'image des différents sens d'une expression polysémique. On a vu qu'à l'interprétation d'une représentation mentale pouvait correspondre la détermination de sa référence externe, mais aussi son rôle cognitif interne. Un fichier polysémique serait un fichier dont le *fonctionnement optimal* rend possible une flexibilité plus grande que celles des fichiers indexicaux, sur ces deux plans.

Recanati lui-même fournit des outils pour penser la polysémie des fichiers. Comme on l'a noté en introduction, il lui est arrivé de nuancer l'idée selon laquelle un fichier donné devrait être fondé sur une *unique* relation IG, et même d'affirmer qu'un fichier peut faire l'objet d'un processus semblable à de la modulation (Recanati 2012, 140 ; Recanati 2013b, 224). Surtout, en plus des fichiers indexicaux, Recanati a aussi admis, notamment en réponse à certaines objections, l'existence de fichiers *dynamiques* et *composites* (Recanati 2012, 80-82 ; 2013a ; 2013b, 221; 2015, 416-17 ; 2016, 79-94 ; 2024a ; 2024b).

Contrairement à un fichier indexical, un fichier *dynamique* est fondé sur différentes relations IG à différents moments²⁴. De tels fichiers sont postulés principalement pour rendre compte des cas de « dynamique cognitive » (Kaplan 1989, Perry 1980, Evans 1981), dans lesquels le sujet se représente une chose comme étant toujours la même, tout en sachant que sa relation contextuelle envers elle a changée. On peut ainsi penser à ce qui, de notre point de vue, est toujours le même jour d'abord comme AUJOURD'HUI puis comme HIER, ou à ce qui nous semble être toujours le même endroit d'abord comme ICI puis comme LÀ-BAS, etc. Il ne paraît pas plausible de réduire tout cas de ce type à un jugement d'identité *de facto*²⁵. Ceci pose problème pour le modèle indexical : un fichier indexical, dont la persistance dépend de celle de la relation IG sur laquelle il est fondé, ne devrait pas pouvoir survivre à ce type de changement. Recanati a proposé différentes réponses sophistiquées à cette objection (Recanati 2005b, 2012, 2013a, 2013b, 2015, 2016, 2021b), comme celles consistant à postuler une opération de « conversion » entre fichiers, à introduire de nouveaux types de relations IG communes à différents contextes²⁶, ou encore celle, plus radicale, consistant à nier qu'il puisse y avoir de la coréférence *de jure* diachronique. Mais sans entièrement rejeter ses idées précédentes, il semble, en fin de compte, avoir accepté la

²³ Je laisse de côté la possibilité qu'il y ait de la référence *partielle* à plusieurs individus dans les cas de confusion (Recanati 2016, 29-31).

²⁴ Si on estime que l'indexicalité d'un fichier requiert uniquement qu'il soit « fondé » *de quelque manière* sur une ou plusieurs relations, alors on peut considérer que ces fichiers sont encore indexicaux. Mais l'analogie entre la fonction d'un fichier et le caractère kaplanien, et le contraste entre le modèle indexical et le modèle nominal des fichiers disparaissent.

²⁵ Entre autres problèmes, il n'est pas clair qu'il y ait un contexte où le sujet puisse déployer les différents concepts coréférentiels correspondants aux termes du jugement d'identité (Evans 1981).

²⁶ Pour le défenseur du modèle indexical, il est toujours possible, avec un peu d'ingéniosité, de postuler de manière *post hoc*, des relations IG soit différentes, soit semblables, en fonction des intuitions de coréférence que son modèle est censé capturer. Mais il n'y a pas de gain explicatif à procéder ainsi (Murez 2019, 2021).

solution simple consistant à admettre que la même instance de fichier *dynamique* puisse, à différents moments, être fondée sur des relations IG différentes (Recanati 2024a, 2024b)²⁷.

Un fichier *composite*, quant à lui, est fondé sur différentes relations IG *en même temps*. Ces fichiers permettent de rendre compte des cas où notre accès épistémique à un objet se fait *via* différentes relations IG qui sont immédiatement présupposées renvoyer au même objet (Recanati 2013a ; 2024b). Un exemple est fourni par la perception multimodale. Souvent, il n'affleure pas à la conscience du sujet que l'objet qu'il tient puisse ne pas être celui qu'il voit : il délègue à des mécanismes subpersonnels la tâche consistant à réunir en une représentation objectuelle unifiée les informations issues de ces différentes modalités. Le sujet pourrait certes *concevoir* hypothétiquement que l'objet touché puisse se révéler différent de l'objet vu. Mais multiplier les concepts et les jugements d'identité tacites, sur la seule base de la *possibilité* d'un doute rationnel concernant la coréférence, échouerait à rendre compte des dispositions psychologiques *actuelles* du sujet, et mène à une régression vicieuse (Campbell 1988, Humberstone et Townsend 1994, Recanati, 2024b). Dans de tels cas, un fichier *composite* rassemble des informations issues de plusieurs relations IG à la fois (Recanati 2024b).

La polysémie – ou du moins, comme on le verra, l'une de ses variétés – constitue à mon avis un autre cas qui justifie la postulation de fichiers ayant plus de structure, et des conditions d'individuation différentes, des fichiers indexicaux standards. Plutôt que de considérer chaque fichier comme étant associé à un amas indifférencié d'entrées, un unique « tas » (Recanati 2012 : 82) d'information prédicative dérivée d'un même canal informationnel, un fichier polysémique aurait pour fonction de grouper et d'articuler *plusieurs* conceptions, organisées en « sous-fichiers »²⁸, correspondant à différents « aspects » (Pustejovsky 1995), ou « facettes » (Cruse 2004) de ce qui est conceptualisé comme un même objet. Ce dernier serait représenté comme appartenant à un type ontologique complexe – ce que les linguistes appellent un « objet pointé » (noté • *objet*) (Pustejovsky 1995, Asher 2011). Ainsi, le double aspect d'un livre correspondrait par exemple à ce qu'il soit représenté comme étant d'un type pointé *véhicule* • *contenu*. Ces différents aspects sont représentés, au sein d'un fichier, comme entretenant les relations méréologiques (partie-tout) ou métaphysiques (comme la réalisation) sur lesquelles s'appuie la modulation (Arapinis et Vieu 2015, Ortega-Andrés 2023). J'appellerai ces diverses relations des *relations M*. On pourrait ainsi décrire un fichier polysémique comme contenant une pluralité de sous-fichiers *M-liés* les uns aux autres²⁹.

Les *fichiers polysémiques* sont à la fois *composites* (fondés sur plusieurs relations IG synchroniquement) et *dynamiques* (fondés sur plusieurs relations IG diachroniquement) : ils ne sont individuéés ni en tant que types, ni en tant qu'instances par une unique relation IG. Au contraire, leurs sous-fichiers sont généralement alimentés chacun par une relation IG différente. Par exemple, la manière dont on acquiert de l'information sur un livre en tant que véhicule matériel, en le soupesant, diffère de celle dont on apprend des choses sur son contenu, en le lisant. Chacune de ces relations IG alimente un sous-fichier différent, dans un

²⁷ L'argument principal de Perry (1980) pour les fichiers mentaux était qu'ils pouvaient survivre à des changements de relations contextuelles : les fichiers étaient ainsi, à l'origine, dynamiques.

²⁸ La notion de « sous-fichier » est introduite par Edelberg (1995, 330). Recanati (2012, 140) parle de « clusters ». Je développe une idée semblable, à des fins légèrement différentes. Ce qui, dans le contexte d'une tâche ou d'un processus cognitif donné, est traité comme un sous-fichier, peut être traité comme un fichier indépendant dans un autre contexte (voir section 4).

²⁹ Dans sa thèse, Mercer-Wood (2022) développe à d'autres fins un modèle qui fait appel à ce type de liens entre fichiers. Je défends ici la possibilité que ces liens puissent être internes à une même instance de fichier. Différentes relations M ont différentes propriétés (l'asymétrie, la transitivité, etc.), qui pourraient contribuer à la structure interne des fichiers et à l'explication de certains effets mentionnés dans la section 4.

même fichier *inclusif*, qui permet de représenter le livre tout court, en tant que • objet considéré dans son ensemble³⁰.

Différents sous-fichiers et relations IG peuvent être activés et déployés, sélectivement ou conjointement, dans différentes pensées (Recanati 2013b, 224) – tout comme les différents sens d'un polysème dans la communication. Activer tel sous-fichier puis tel autre permet de sélectionner l'un après l'autre des aspects du référent supposé : je peux ainsi juger que *ce livre est lourd* [par son poids], *bien qu'il ne soit pas lourd* [par son contenu]. Un sous-fichier sert ainsi de contexte cognitif pour l'interprétation d'un prédicat mental, lui-même polysémique, qui y figure à titre d'entrée.

Pour les fichiers polysémiques, la variation conceptionnelle ne prend donc plus seulement la forme du changement d'opinion concernant les propriétés que le référent est jugé posséder objectivement. Elle peut aussi correspondre à de la *modulation mentale* (Recanati 2013b, 224) – c'est-à-dire, à l'adoption *souple* d'une certaine conception, éventuellement pour les besoins d'une tâche cognitive spécifique. Différentes conceptions ne sont pas nécessairement traitées comme incompatibles entre elles, même si elles correspondent à des modes d'individuation différents. Elles peuvent être représentées dans un même fichier, non pas successivement comme différentes hypothèses en compétition sur les caractéristiques de l'objet, mais simultanément sous forme de sous-fichiers M-liés.

2.3. La modulation mentale

Afin de préciser un peu ce modèle, examinons la question suivante : quelle est la contribution d'une instance de fichier stockée en mémoire à long terme aux pensées et processus mentaux occurrents, quand le fichier est déployé en mémoire de travail ?

Selon une position atomiste, qui est celle de Fodor (2008, 97), le seul constituant que fournit un fichier à une pensée occurrente est toujours uniquement l'étiquette (ou le pointeur) qui l'individue. Les fichiers, quand ils sont déployés, fonctionnent ainsi comme des noms propres (ou des démonstratifs simples) dans le langage de la pensée. Cette position est diamétralement opposée à une position descriptiviste, attribuable à Grice (1969) et à Sosa (1995), selon laquelle la contribution d'un « dossier mental » à une pensée occurrente correspond toujours uniquement à une entrée descriptive. Une telle description a un usage référentiel dans la mesure où le penseur est disposé à lui substituer toute autre issue du même dossier, lequel se réduit, ontologiquement, à un ensemble de descriptions que le sujet présuppose être coinstanciées³¹.

Postuler des fichiers *polysémiques* revient à adopter une troisième position. Quand un fichier est déployé, l'un des constituants de la pensée occurrente fournis par le fichier est toujours son étiquette, qui joue le rôle de marqueur de coréférence. Mais d'autres constituants peuvent aussi correspondre à d'autres éléments issus du fichier stocké en mémoire à long terme. Dans les termes de Quilty-Dunn (2021), qui a récemment proposé un modèle semblable, un concept aurait une dimension « générative », lui permettant de fournir à différentes pensées des constituants variables.

L'idée de ce modèle est que l'étiquette du fichier, quand elle est déployée, peut éventuellement être accompagnée d'un élément extrait du fichier en mémoire – un prédicat

³⁰ La notion de fichier « inclusif » est employée par Recanati (2012, 111) pour rendre compte de cas de « fusion partielle ». Je l'emploie pour désigner un fichier qui en comprend d'autres, même s'il ne résulte pas d'une fusion.

³¹ Un « dossier » gricéen n'est pas un véhicule, contrairement aux fichiers dans la tradition à laquelle appartiennent Crimmins, Fodor, ou Recanati. Je réserve « dossier » pour ce que Grice appelait ainsi, par opposition aux « fichiers ». Pour des discussions de la métaphysique des fichiers, voir Lee (2018) et Prosser (2020).

mental ou l'étiquette d'un sous-fichier – correspondant à un aspect particulier. Dans ce cas, le constituant de la pensée qui correspond au fichier déployé est comparable à un *démonstratif complexe*³², ce qu'on pourrait représenter très schématiquement ainsi :

$f_{99} [G]_{99}$ est P

Ici, f correspond à l'étiquette du fichier inclusif – un terme atomique singulier dans le langage de la pensée, qui marque la coréférence et pointe vers une adresse particulière en mémoire (ici, l'adresse 99, indiquée par l'indice numérique). Le prédicat « est P » est la nouvelle information prédicative qui est attribuée au référent du fichier. Les crochets indicés [...]₉₉ représentent la portée de l'étiquette du fichier : une place dans laquelle peuvent être insérés librement – mais non obligatoirement³³ – différentes entrées issues du fichier en mémoire ou pointeurs vers des sous-fichiers. Les prédicats en question sont ainsi représentés comme coinstanciés *de jure*³⁴, dans une forme de liage (au sens des logiciens). Par exemple, ici, le prédicat mental G apparaissant à cette place est représenté comme instanciée par le référent du fichier 99.

Dans une autre pensée occurrente, le prédicat qui occupe la même place peut changer :

$f_{99} [H]_{99}$ est Q

G et H sont tous deux dans la portée de f_{99} : les propriétés ou attributs qu'ils représentent sont donc représentés comme co-instanciés – tout comme P et Q, dans la mesure où ces propriétés sont aussi co-prédiquées du référent de f_{99} . Cependant, ces différents prédicats mentaux jouent des rôles différents : G et H « guident » (Burge 2022) ou « modulent » la référence de f_{99} . La première pensée représente ainsi le référent de f_{99} , *en tant que G*, et lui attribue la propriété d'être P. La seconde représente le référent de f_{99} , *en tant que H*, et lui attribue la propriété d'être Q. Le déploiement de G pourrait ainsi correspondre au fait que le livre auquel réfère le fichier 99 soit représenté *sous son aspect* de véhicule, et H au fait que le même livre soit représenté *sous son aspect* de contenu.

Cette esquisse de modèle de la modulation mentale reste, crucialement, compatible avec la compositionnalité. Le contenu et le rôle d'une pensée occurrente surviennent toujours entièrement sur l'identité de ses constituants immédiats et sa structure. Un fichier fait une contribution *stable* à toutes les pensées occurrentes dans lesquelles il est déployé : celle-ci correspond à l'élément atomique – pointeur/étiquette – qui l'individue. C'est l'identité de cet élément stable qui permet au fichier de jouer, de manière constante, le rôle de marqueur de coréférence interne propre aux concepts singuliers.

La possibilité que l'étiquette du fichier inclusif soit déployée seule, sans autre élément issu du fichier en mémoire, correspond à la possibilité d'employer un concept relativement sous-déterminé, comme celui d'un livre *tout court*. Cependant, un fichier est modulable de manière flexible, dans la mesure où il peut éventuellement fournir *plus* de constituants aux pensées occurrentes que sa seule étiquette. Ces autres constituants peuvent varier d'une pensée à une autre : cette flexibilité permet de rendre compte de la variabilité des manières dont sont conceptualisées, sous différents aspects, le(s) référent(s) d'un concept

³² Burge (2022) propose un modèle similaire pour la perception. L'idée générale qu'un fichier déployé a une certaine complexité, et comprend un élément prédicatif ou sortal, peut-être développé de différentes manières (voir notamment Murez et Smortchkova 2014, Murez et Thouzeau Corpel 2024, Perner, à paraître).

³³ Une thèse centrale du contextualisme radical en philosophie du langage est que l'optionnalité de la modulation la distingue de la « saturation » obligatoire des indexicaux (Recanati 2004).

³⁴ La notion de « co-instanciation *de jure* » est le pendant pour les prédicats mentaux de la « coréférence *de jure* » pour les termes singuliers : elle correspond à la relation entre prédicats qui sont immédiatement présupposés s'appliquer au même référent, dans la mesure où il s'agit d'entrées au sein d'un même fichier.

polysémique. J'appellerai le ou les constituant(s) d'une pensée occurrente fournis par un fichier un « mode de présentation », par opposition à un « concept » (qui correspond à un fichier stable). La thèse ici défendue est que différents déploiements du même fichier/concept peuvent correspondre à des modes de présentation différents. Le même fichier polysémique en mémoire peut ainsi 'contenir' au moins trois modes de présentation différents d'un livre : celui, sous-déterminé, du livre tout court, celui du livre en tant que véhicule, et celui du livre en tant que contenu.

Ce modèle permet de distinguer deux formes de coréférence *de jure*. La première correspond aux cas où il y a non seulement récurrence du même concept (c'est-à-dire, déploiement de la même étiquette de fichier inclusif), mais en plus, récurrence du même mode de présentation. Par exemple, le sujet se représente deux fois de suite le livre en tant que véhicule. La seconde forme de coréférence *de jure* est moins stricte : le même concept est redéployé, mais le mode de présentation change, car différentes occurrences de la même étiquette de fichier inclusif sont accompagnées d'éléments différents. Cette seconde forme de coréférence *de jure* est celle qui est en jeu quand le sujet se représente un livre d'abord en tant que véhicule puis en tant que contenu, tout en présupposant qu'il s'agit d'une seule et même chose.

3. Faut-il généraliser la polysémie au niveau mental ?

3.1. Le polysémisme conceptuel radical (Quilty-Dunn)

Dans quels cas devrait-on faire l'hypothèse que des fichiers polysémiques sont impliqués dans nos pensées ? La polysémie doit-elle être généralisée, au niveau conceptuel, ou au contraire doit-on la considérer comme exceptionnelle – voire inexistante ?

Selon une position *polysémiste conceptuelle radicale*, tous les cas de polysémie (ou presque) au niveau linguistique sont sous-tendus par des concepts eux-mêmes polysémiques : il y aurait une correspondance un-à-un, voire une identité, entre les significations conventionnelles des expressions polysémiques, et les concepts qu'elles expriment. Une telle position, récemment défendue par Quilty-Dunn (2021), rejette donc la thèse contextualiste selon laquelle les significations conventionnelles des expressions, en tant que types, auraient le « mauvais format » pour servir de constituants de pensée, que nous avons évoqué en introduction. En effet, les concepts seraient tout aussi polysémiques que les significations. Pas besoin d'ajuster une signification, de ce point de vue, par un processus pragmatique de modulation : on peut directement penser avec elle en l'état.

Le premier argument en faveur du polysémisme radical est une observation mise en avant par plusieurs auteurs (Belleri 2016, Picazo-Jaque 2019, Quilty-Dunn 2021). Il paraît fréquent d'avoir une *pensée* dont le contenu n'est pas pleinement déterminé, au sens où la polysémie n'y serait pas résolue en faveur d'un sens d'un polysème plutôt qu'un autre. Ainsi, il n'est pas intuitivement évident qu'à chaque fois que vous pensez à un livre, vous pensez exclusivement au livre *soit* en tant que contenu, *soit* en tant que véhicule. De même, imaginez qu'en entrant dans une pièce, vous remarquez que Bob est près de la fenêtre. Est-ce que vous devez nécessairement avoir mentalement tranché la question de savoir si Bob est près de *la fenêtre* en tant qu'*ouverture* traversable, ou en tant que ce qui *encadre* ou *couvre* celle-ci ? Enfin, peut-être adorez-vous *le Brésil*. Est-ce que vous vous représentez l'objet de cette attitude nécessairement *soit* en tant qu'entité politique/institutionnelle, *soit* en tant que territoire, *soit* en tant que population, etc. ? Il paraît possible de procéder à des catégorisations, d'effectuer des inférences, et de planifier des actions avec des représentations d'un livre, d'une fenêtre, ou du Brésil tout court, conçus simplement *en tant que tels*.

De tels cas sont faciles à expliquer si on postule des concepts/fichiers polysémiques. Ils suggèrent qu'on peut parfois déployer dans une pensée *uniquement* l'étiquette d'un fichier inclusif, sans obligatoirement devoir choisir d'activer tel ou tel sous-fichier à l'intérieur. Je peux ainsi déployer des concepts relativement sous-déterminés de CE LIVRE, de LA FENÊTRE ou du BRÉSIL, et m'en servir sans modulation préalable dans des tâches de reconnaissance, de catégorisation, d'inférence, etc. Qui plus est, même si je module ensuite le concept, en sélectionnant l'un des aspects/sous-fichiers qu'il contient, ce n'est pas comme si la continuité de mon processus de pensée s'interrompait par un changement conceptuel. Par exemple, je peux, après avoir jugé que Bob était près de la fenêtre, estimer qu'il faudrait que quelqu'un la repeigne – ce qui n'a de sens que si j'y pense, cette fois, plus spécifiquement *en tant que cadre*. Il ne semble pas que je sois, ce faisant, forcé de déployer un *nouveau* concept de la fenêtre, différent du premier.

Un deuxième argument en faveur du polysémisme conceptuel radical est le suivant (Quilty-Dunn 2021). Les linguistes s'accordent pour distinguer la polysémie de la simple homonymie : dans le premier cas, comme on l'a vu, une expression a une seule signification conventionnelle qui recouvre plusieurs sens, alors que dans le second cas, elle en a plusieurs. Or, postuler des concepts polysémiques permet potentiellement de rendre compte du sous-bassement psychologique de cette distinction d'une manière simple. Dans les cas d'homonymie, la même expression exprimerait différents concepts correspondant à ses différentes significations ; mais un polysème en exprimerait un seul, correspondant à son unique signification. En d'autres termes, les concepts polysémiques pourraient jouer le rôle des significations conventionnelles des expressions polysémiques – c'est-à-dire, des unités stockées dans l'encyclopédie mentale des sujets compétents³⁵. L'unicité du concept serait, d'après un tel argument, précisément ce qui rendrait compte de « l'air de famille » ou du « lien de parenté » (Recanati 1997) caractéristique que partagent ses différents sens : tous seraient connectés dans la mesure où tous seraient stockés à une même adresse mémorielle, dans un même fichier. La *modulation*, en tant qu'opération qui s'exerce *au sein* d'un concept, serait ainsi psychologiquement différenciée de la *désambiguation*, en tant qu'opération de sélection *entre* des concepts différents (Quilty-Dunn 2021, 165-166).

Quilty-Dunn (2021) appuie cette position sur des données empiriques, qu'il n'est pas lieu de résumer en détail, mais dont on peut donner un aperçu. Différentes expériences psycholinguistiques suggèrent que la polysémie contrairement à l'homonymie, ne nécessite pas de la part de l'interprète d'« engagement sémantique » : pour comprendre une phrase qui contient « cet avocat », par exemple, il faut dès qu'on rencontre ce terme choisir une de ses interprétations, à l'exclusion de l'autre. Mais ce n'est pas le cas pour une expression comme « ce livre ». La polysémie n'implique pas *obligatoirement* une résolution vers un sens déterminé, contrairement à l'homonymie (Frazier et Rayner 1990 ; voir Frisson 2009, pour une revue de la littérature).

De même, le traitement des polysèmes est dans l'ensemble plus aisé et plus rapide que celui des homonymes (Klepousniotou et Baum 2007). En général, un des sens d'un polysème en amorce un autre, alors que les homonymes (et certaines métaphores) entrent en compétition. Ainsi, on trouve pour les homonymes, mais pas pour les polysèmes, des effets de la fréquence relative des expressions sur les temps de réaction et de traitement (Frisson 2015). De telles données sont compatibles avec l'hypothèse selon laquelle la modulation polysémique s'accomplirait au sein d'un seul fichier, alors que l'homonymie correspondrait

³⁵ J'entends ici par « signification » non pas une entité sociale/institutionnelle *publiquement partageable*, mais la représentation mentale qui sous-tend la compétence sémantico-lexicale d'un locuteur donné (le I-langage, plutôt que le E-langage) (Chomsky 2000). Sur les problèmes de partage des fichiers, voir Bourdoncle et Murez (à paraître). Les idées développées dans le présent article sont compatibles avec différentes manières de concevoir le lexique mental et le rapport entre significations et concepts.

à l'activation de fichiers différents, tout au plus connectés par des liens *associatifs* dont la force dépendrait de la fréquence des expressions (« vert », qui est fréquent, active « verre » plus fortement que « vair », qui est rare).

De telles données empiriques peuvent être considérées comme des indices, au niveau subpersonnel, de l'identité du fichier mental qui sous-tend les différents sens d'un polysème³⁶. On peut y ajouter des données développementales qui pointent dans la même direction (voir Srinivasan et Rabagliati 2021, pour une revue de la littérature). De jeunes enfants aux capacités métalinguistiques limitées étendent la possibilité d'interpréter des expressions de manière polysémique à *des mots nouveaux*, qu'ils n'ont jamais rencontrés – mais ils ne font pas de même pour les homonymes. On retrouve aussi à travers de nombreuses langues les mêmes formes de polysémie (Srinivasan et Rabagliati 2015). Ceci suggère que la polysémie régulière n'est pas simplement tributaire de l'apprentissage d'une langue donnée, et dépendante de ses conventions arbitraires, mais plutôt la manifestation d'une organisation du système conceptuel qui pourrait au contraire guider l'acquisition lexicale.

3.2. Limites du polysémisme conceptuel radical

En tant que polysémiste conceptuel *radical*, Quilty-Dunn rejette la thèse contextualiste du « mauvais format » en philosophie du langage (2021, 169). Mais il est aussi contraint de rejeter une thèse centrale du modèle des fichiers mentaux en philosophie de l'esprit : dans son modèle, les différentes occurrences d'une même instance de concept ne sont *pas* coréférentielles *de jure* (Quilty-Dunn 2021, 174). En effet, Quilty-Dunn semble considérer que tout cas de polysémie (ou presque) implique une identité de concept sous-jacent : c'est précisément, selon lui, ce qui la distingue de l'homonymie. Or, les différents sens d'un polysème ne sont fréquemment *pas* coréférentiels – non seulement dans la réalité externe, mais du point de vue des utilisateurs du langage eux-mêmes. « La bouche » peut par exemple désigner la bouche d'une personne ou d'un animal, mais aussi (entre autres) celle d'un fleuve, d'un volcan, d'un métro, d'une arme, ou un hiéroglyphe en forme de bouche. Ces différents sens ont bien un air de famille. L'un est *primaire* (la bouche en tant qu'organe) et les autres *dérivés*, ou secondaires – non pas simplement au sens historico-étymologique, mais au sens où l'un des sens paraît le plus central aux locuteurs. Même s'il n'y a pas dans ce cas une simple homonymie, il ne semble clairement pas non plus y avoir coréférence entre les différents sens.

Selon la tradition frégéenne, si le sujet traite des représentations comme faisant référence à des choses différentes dans ses inférences et dispositions au niveau personnel, alors c'est qu'elles correspondent à des concepts distincts (Schiffer 1990). D'après ce critère, différentes occurrences de « la bouche » n'expriment clairement pas un même concept quand le sens de « bouche » varie : « Dès qu'il est sorti de la bouche du métro, Bob a embrassé celle de sa femme. » est un zeugme, par exemple³⁷. Dans le cadre du modèle des fichiers mentaux, qui reste fidèle à la tradition frégéenne sur ce point, on associerait à chaque occurrence de l'expression des fichiers différents.

Peut-être que Quilty-Dunn admettrait que le type particulier de polysémie métaphorique qu'on trouve dans le cas de « la bouche » n'implique pas d'identité conceptuelle sous-jacente. Mais divers autres exemples illustrent pareillement le fait que différents sens

³⁶ Prendre de tels indices au sérieux dans l'individuation des fichiers est le propre d'une approche « psychofonctionnaliste », que je partage avec Quilty-Dunn : voir Murez et Smortchkova (2014), Murez et al. (2020), Smortchkova et Murez (2020), Murez (2021, 2023).

³⁷ Je remercie Torfinn Huvenes pour cet exemple.

modulés/polysémiques correspondent fréquemment, si on applique le critère frégéen de l'absence de coréférence *de jure*, à des concepts différents :

Aristote est sur l'étagère. #Il est né en Grèce. [Le livre écrit par Aristote est sur l'étagère. La personne Aristote est née en Grèce – on ne peut pas ici faire un usage anaphorique du pronom.]

Fidel, rangez ce jeu de cartes et faites attention au cours. Fidel/ #il était un dictateur cubain célèbre. [Le professeur réprimande un étudiant barbu dont il ignore le nom mais qui ressemble à Castro. Ensuite il reprend sa leçon sur le dictateur – mais il ne peut pas y faire référence par un pronom anaphorique.]

Le sandwich au jambon est parti sans payer et #il contenait du gruyère. [La personne qui a commandé le sandwich au jambon est partie sans payer et le sandwich lui-même contenait du gruyère ; ici aussi l'anaphore n'est pas possible]

La poire ira bien avec la poire/ #elle-même. [L'alcool de poire ira bien avec le fruit]

Le poulet a traversé la route et #il est filandreux. [L'animal a traversé la route et la chair est filandreuse ; les tests de l'anaphore et de la co-prédication échouent.]

Ces exemples illustrent, diversement, ce qu'Asher (2011) appelle « polysémie accidentelle », ce que Pustejovsky (1995) appelle « polysémie simplement régulière », ou encore ce que Dölling (2020) appelle « polysémie métonymique ». Parfois, on considère qu'il s'agit plutôt, pour certains d'entre eux, de cas de « métaphore », de « modulation », ou de « transfert référentiel », par opposition à la polysémie à proprement parler. Quelle que soit la terminologie ou la classification qu'on emploie, dans tous ces cas, les différents sens d'une expression sélectionnent des prédicats incompatibles. La co-prédication et l'anaphore suscitent au mieux une impression de bizarrerie, comme s'il s'agissait d'un jeu de mot ou d'un zeugme. Ainsi, les différents sens ne co-réferent pas *de jure*. Néanmoins, de tels cas obéissent souvent à des règles productives, qui exploitent des relations M entre différentes entités. Ce ne sont clairement pas de simples cas d'homonymie. Sur cette base, le polysémiste conceptuel radical considère qu'ils correspondent au déploiement d'un même concept.

Une objection simple est qu'il ne paraît pas si évident qu'on puisse vraiment catégoriser quelque chose *comme une bouche* tout court, sans trancher entre le fait de la conceptualiser en tant qu'accès de métro, ou plutôt en tant qu'organe³⁸. Ce cas, ou celui des différents sens d'« Aristote », semble donc assez différent de celui de « ce livre ». À supposer qu'on prenne cette sorte d'intuition au sérieux, elle suggère une faiblesse de la position polysémiste radicale. Cette dernière tend à traiter la polysémie comme un phénomène trop unifié. Dans sa volonté de la différencier de l'homonymie, elle étend l'idée que les cas de polysémie correspondent à l'expression d'un unique concept à des cas qui paraissent très différents les uns des autres, et en vient à abandonner l'idée que l'identité de concepts/fichiers marque la coréférence *de jure* entre pensées. Il s'agit là d'une faiblesse majeure de la position, que l'attention louable prêtée par son défenseur aux données psycholinguistiques et développementales ne doit pas conduire à sous-estimer : le polysémisme conceptuel radical ne fournit plus de réponse à la question de savoir comment la coréférence *de jure* est implémentée psychologiquement.

Ce coût théorique pourrait valoir la peine d'être payé, si *le seul moyen* de distinguer psychologiquement la polysémie de l'homonymie était d'identifier *tous* les cas de la première, par opposition à ceux de la seconde, à des cas où une expression exprime un unique concept correspondant à sa signification-type. Or un autre modèle est également

³⁸ Je ne nie pas qu'on puisse catégoriser quelque chose comme appartenant à la catégorie de celles qu'on appelle « bouche ».

possible, qui semble assez bien capturer la même distinction, mais évite de devoir abandonner l'idée que les différences occurrences d'un même concept co-réfèrent *de jure*. Une signification peut être plutôt comprise, dans les cas de polysémie « simplement régulière », « accidentelle », etc. comme une instruction pour aller piocher en mémoire parmi plusieurs concepts issus d'une même « famille » (Carston 2019, 2021 ; Pietroski 2018 ; Recanati 2017, 2019). Ces concepts, contrairement à ceux exprimés par des homonymes, ne sont pas seulement *associés* (comme le seraient les concepts LAUREL et HARDY) : ils sont représentés comme entretenant *des relations M*, lesquelles rendent possible la modulation entre eux. Ainsi, ce qui distinguerait les cas de simple homonymie des cas de polysémie régulière ne serait pas qu'il faille dans le premier cas choisir entre plusieurs concepts, et dans le second, accéder à un seul. Ce serait plutôt que, dans le second cas, la signification unique de l'expression correspond à un pointeur vers un réseau de concepts/fichiers qui ne sont ni identiques, ni seulement associés, mais plutôt M-liés entre eux³⁹.

3.2. Le polysémisme conceptuel modéré

Que certaines formes de polysémie ou de modulation impliquent des concepts *différents* paraît ainsi une position défendable, qui a l'avantage de permettre de ne pas divorcer l'identité conceptuelle de la coréférence *de jure*. Néanmoins, il ne s'ensuit pas qu'il faille en revenir à une position *anti-polysémiste*, selon laquelle *toute* forme de polysémie impliquerait des concepts distincts. En effet, la position polysémiste radicale, et cette position qui lui serait diamétralement opposée, ont le même défaut : elles traitent toutes deux la polysémie comme un phénomène plus homogène qu'il n'est vraiment⁴⁰. *Soit*, selon la première, les sens des polysèmes expriment toujours (ou presque) le même concept ; *soit*, selon la deuxième, ils expriment toujours (ou presque) des concepts différents. De ce fait, toutes deux échouent à rendre compte d'un contraste frappant, fréquemment souligné par les linguistes, entre différentes sous-espèces ou variétés de polysémie.

Si la coréférence *de jure* est absente dans la polysémie « métaphorique », « accidentelle », « métonymique », ou « simplement régulière », ceci n'est pas toujours le cas pour d'autres variétés. Il existe en effet aussi, crucialement, de la polysémie dite parfois « logique » (Asher 2011) ou « inhérente » (Pustejovsky 1995, Cruse 2004, Vicente 2021). Celle-ci se distingue par le fait qu'elle permet la co-prédication et l'anaphore entre des sens différents de la même expression, ainsi que par le fait qu'il n'est pas toujours facile d'établir une hiérarchie entre des sens primaires et secondaires de l'expression. En voici quelques exemples [nous traduisons] :

« La mère de John a brûlé le livre sur la magie avant qu'il ne puisse le maîtriser. »
(Asher 2011)

« Londres est tellement malheureuse, laide et polluée, qu'elle devrait être détruite et reconstruite à 1000 miles de là. » (Chomsky 2000).

« L'école a pris feu, alors qu'elle fêtait le 4 juillet. » (Ortega-Andrés et Vicente 2019)

³⁹ Dans la mesure où le sens exprimé n'est jamais identique au réseau des concepts auquel la signification renvoie, Recanati (2019, 221) soutient que, dans ce modèle, une « conversion en sens » de la signification conventionnelle est obligatoire, conformément à la thèse du « mauvais format ». Ceci présuppose néanmoins que l'on identifie la signification avec l'ensemble du réseau, plutôt qu'avec le pointeur qui y donne accès.

⁴⁰ Carston (2021, 115-116) note une tendance générale des théoriciens contemporains à sous-estimer l'hétérogénéité de la polysémie.

« J'adore le Brésil ! C'est une grande république lusophone très inégalitaire, mais qui est toujours première au classement de la FIFA. » (Adapté de Ortega-Andrés et Vicente 2019)

« Mary a rampé par la fenêtre. Elle était pourrie. Plus tard, John l'a repeinte. » (Adapté de Pustejovsky 1995).

« L'inflammation est aiguë et (elle est) visible à l'œil nu. » (Arapinis et Vieu 2015)

« Le déjeuner était délicieux, mais il a duré une éternité. » (Asher 2011)

Dans tous ces cas, du point de vue de la langue, les sens qui pourraient être éventuellement jugés par un métaphysicien dénoter des entités distinctes – des référents appartenant à des catégories ontologiques aux conditions d'individuation incompatibles – semblent néanmoins fonctionner *comme s'ils représentaient la même chose*. Pour ne prendre qu'un exemple, ce que la mère de John a brûlé est le livre en tant qu'objet matériel. Mais ce que dernier n'a pas eu le temps de maîtriser auparavant est clairement le contenu du livre (qui lui ne pourrait pas, étant abstrait, brûler). Néanmoins, la reprise pronomiale anaphorique semble parfaitement naturelle. Dans la polysémie inhérente, les différents sens sont ainsi traités linguistiquement – et donc, potentiellement, conceptuellement – comme s'il s'agissait de différents aspects d'une *seule et même chose*. Pour expliquer ces cas, il faut précisément rendre compte du fait frappant que tout y fonctionne *comme s'il y avait de la coréférence*. Une bonne raison de postuler des fichiers polysémiques est ainsi bien résumée par Asher, dans le passage suivant :

« La polysémie accidentelle et la polysémie logique diffèrent de plusieurs façons linguistiquement discernables – par exemple, les termes logiquement polysémiques passent les tests de la co-prédication et de l'anaphore, alors que ce n'est pas le cas des termes accidentellement polysémiques. En outre, la polysémie logique n'est pas une simple question d'association. L'association entre les voitures et les individus qui les conduisent est au moins aussi claire que la relation informationnelle entre les objets physiques et les objets informationnels, mais nous ne pouvons pas dire

(5.25) Je suis garé à l'arrière et je suis une vieille Volvo.

... Métaphysiquement, il y a une grande différence entre les objets qui sont de type • et les objets qui ne le sont pas. Les livres sont tout autant des objets physiques que des objets informationnels, mais il n'y a pas de sens auquel je suis tout autant une personne que ma voiture. Ces profondes différences métaphysiques devraient être et sont reflétées dans notre schème conceptuel, c'est-à-dire dans le système des types. C'est l'une des principales motivations de l'introduction d'un type complexe • pour de tels objets. » (Asher 2011, 135 [notre traduction])

Ce qu'Asher appelle « polysémie accidentelle » comprend ici les cas de transfert référentiel, comme quand « je » semble faire référence à ma voiture⁴¹. Il faut expliquer la différence entre ces cas, et ceux de polysémie logique/inhérente. Une hypothèse serait qu'il s'agisse simplement d'une *différence de degré* entre des représentations plus ou moins fortement associées. Mais comme le note Asher, la force associative seule ne prédit pas quand la co-prédication ou l'anaphore sont possibles : le type de rapport « logique » qui les sous-tend n'est pas réductible à un simple rapport de contiguïté dans l'expérience passée ou la

⁴¹ L'exemple d'Asher ici s'explique mieux par un transfert de sens du prédicat, plutôt que par un transfert de référence de « je » (Nunberg 1995 ; Recanati 2004, 29). La distinction qu'il illustre n'est pas pour autant remise en cause.

mémoire. On pourrait ajouter que même la présence de relations M, comme on l'a vu, ne suffit pas toujours non plus à légitimer la co-prédication et l'anaphore : toute polysémie régulière n'en est pas pour autant inhérente.

La possibilité de l'anaphore et de la co-prédication sont précisément les tests que les philosophes associent avec l'expression linguistique de la coréférence *de jure* et une identité de fichier mental sous-jacente (Recanati 2012, 2016). La distinction entre la simple association et la co-prédication (ou plus largement, la co-attribution) est aussi au cœur de la notion même de fichier mental : postuler des fichiers revient précisément à accorder une réalité et une importance psychologique à la co-prédication, et à rejeter une conception purement associationniste de l'architecture cognitive (Strawson 1974 ; Kahneman et al. 1992 ; Fodor 2008, 97).

Certes, Asher écrit que les différences entre les variétés de polysémie sont « métaphysiques » : il y a un sens, note-t-il, où un livre, que ce soit en tant que véhicule ou en tant que contenu, est un seul et même objet, alors que ce n'est pas le cas de ma voiture et de moi. Cette intuition métaphysique pourrait ou non être acceptée par des ontologues dont le projet serait de décrire la structure ultime de la réalité. On pourrait ainsi débattre de savoir s'il y a *vraiment* des livres qui, en tant que « • objets » appartiendraient à un type complexe à la fois concret et abstrait. Quoi qu'il en soit, une telle intuition, qui se manifeste à travers les contrastes linguistiques sur lesquels Asher et d'autres linguistes mettent l'accent, correspond à la manière dont notre « schème conceptuel » découpe la réalité. La notion de « type complexe » dont parle Asher correspond ainsi explicitement non pas exclusivement à un type ontologique au sens des philosophes et des métaphysiciens, mais bien à un type de *concepts*, c'est-à-dire de représentations mentales, qui sous-tendent certains aspects de notre faculté de langage (voir aussi Recanati 2018, 15-19, qui partage cette position).

Les fichiers polysémiques semblent parfaitement adaptés pour jouer le rôle de tels concepts, dont la fonction serait de faire (co)référence à des • objets (que ces derniers existent vraiment ou non). Ainsi, selon la position *polysémiste conceptuelle modérée* que je propose, des fichiers polysémiques sont impliqués non pas dans *toutes* les variétés de polysémie, mais uniquement dans la polysémie logique/inhérente. La possibilité de l'anaphore et de la co-prédication, dans cette variété de polysémie, correspond au redéploiement d'un même fichier polysémique. L'identité d'un tel fichier est précisément ce qui permet de représenter différents aspects ou de déployer différents modes de présentation comme s'il s'agissait de ceux d'un unique objet⁴². Le principal argument en faveur des fichiers polysémiques, de ce point de vue, n'est pas qu'ils permettent de distinguer la polysémie de l'homonymie, comme le supposent les polysémistes conceptuels radicaux. C'est plutôt, selon le polysémisme conceptuel modéré, qu'ils permettent de distinguer les cas de polysémie dans lesquels il y a coréférence *de jure*, des cas d'homonymie *et de polysémie* où elle est absente. Il convient d'ailleurs de noter que des données relatives aux temps de réaction et de traitement appuient une telle distinction *au sein* de la polysémie (Klepousniotou et Baum 2007).

4. Objections et réponses

4.1. L'objection de l'illusion de coréférence de jure

⁴² La distinction établie plus haut entre des formes plus ou moins strictes de coréférence *de jure* correspond à deux modèles possibles de la coprédication et de l'anaphore dans la polysémie inhérente. Celles-ci pourraient n'être possibles que quand il y a coréférence *de jure* stricte, c'est-à-dire identité des modes de présentation. Les cas où il semblerait y avoir co-prédication et anaphore à travers des sens différents ne seraient en fait que des cas où seul le pointeur vers le fichier inclusif, correspondant à un mode de présentation sous-déterminé, est déployé. Selon le second modèle, au contraire, la co-prédication et l'anaphore sont également possibles malgré la différence des modes de présentation. Je penche pour ma part pour le second modèle, mais je ne souhaite pas ici exclure le premier, auquel François Recanati a suggéré (communication personnelle) qu'il serait favorable.

Y a-t-il vraiment coréférence *de jure* entre différents sens, même dans les cas de polysémie inhérente ? Une objection contre une telle position est formulée par Collins (2024). Selon lui, la polysémie inhérente est une illusion. Toute co-prédication mettant en jeu différents sens est uniformément zeugmatique, même si certains sujets ont parfois la fausse impression qu'elle est acceptable. La polysémie « inhérente » serait ainsi analogue à d'autres illusions linguistiques (Wellwood et al. 2018). Adopter une telle position revient, en fin de compte, à rapprocher la polysémie de l'ambigüité ou de la confusion : les cas de polysémie sont ceux où les sujets *ne s'aperçoivent pas de l'ambigüité* des termes qu'ils emploient.

Il y a plusieurs manières de comprendre « l'illusion » en question. L'une concernerait simplement la référence externe : les sujets ont parfois l'impression qu'il y a quelque chose comme des livres, ou d'autres • objets, alors que dans la réalité, il n'y aurait que des livres_{véhicules} et des livres_{contenus}. Que cela soit le cas intéresserait les métaphysiciens. Mais cela n'enlèverait rien aux raisons de postuler des fichiers polysémiques. Ceux-ci seraient précisément utiles pour expliquer la nature de l'illusion en question : l'identité du fichier polysémique déployé, même s'il est référentiellement vide, fournit un mécanisme psychologique qui permet de comprendre en quoi consiste le fait pour des sujets de faire comme s'il y avait quelque chose comme des livres (tout court), alors qu'ils n'existeraient pas.

Cependant, Collins n'oppose pas simplement l'ontologie du théoricien à celle du sens commun. Son objection serait plutôt que, même selon l'ontologie de sens commun, il n'y a pas vraiment de coréférence entre différents sens dans les cas de polysémie inhérente, contrairement à ce que j'ai suggéré. Ce seraient les sujets *eux-mêmes* qui ne représenteraient pas d'unique objet combinant à la fois les attributs des livres_{véhicules} et des livres_{contenus}. Un argument en ce sens consisterait à noter que les conditions dans lesquelles j'ai suggéré que les sujets déploient un même fichier polysémique ne correspondraient pas aux jugements bien considérés des sujets sur l'identité des objets. On peut ainsi faire varier les intuitions des sujets sur la coréférence en attirant leur attention sur l'incompatibilité des conditions d'individuation associées à différents aspects d'un polysème.

En réponse, clarifions ce qu'on entend par « coréférence *de jure* ». J'entends pour ma part décrire par ce terme certaines dispositions *immédiates* des sujets, qui traitent intuitivement des représentations comme coréférentielles. Mais on pourrait aussi employer cette notion pour désigner les dispositions que les sujets *devraient rationnellement avoir* ou celles qu'ils auraient *à la réflexion, toutes choses bien considérées*. J'admets qu'il n'y a souvent de coréférence *de jure* que dans le premier sens, psychologique et descriptif, dans les cas de polysémie inhérente. La situation est ici assez semblable à celle concernant le critère frégéen d'individuation des concepts en termes de doute rationnel simplement possible évoqué précédemment : faut-il prendre plutôt en compte pour individuer les concepts les dispositions psychologiques immédiates des sujets, ou leurs jugements plus réflexifs et rationnels ? Étant donné le projet essentiellement psychologique qui est le mien et celui de la plupart des théoriciens des fichiers mentaux, la coréférence *de jure* au sens descriptif/psychologique, et non normatif/rationnel, me paraît suffisante pour justifier la postulation de fichiers polysémiques.

Collins soulève cependant une objection plus sérieuse. Il ne dit pas simplement que les sujets ont rationnellement tort de traiter différents sens comme renvoyant à une même chose, ou qu'ils corrigeraient leur erreur à la réflexion. Collins (2024, 38) affirme que « les locuteurs devraient rejeter les généralisations [ci-dessous] ou les trouver déroutantes » [notre traduction] :

Londres est chère mais (elle est) joyeuse.

Donc, quelque chose est cher mais joyeux.

Le Times a fait faillite mais (il) demeure agréable à lire.

Donc quelque chose a fait faillite mais demeure agréable à lire.

Dans le contexte, il est clair que Collins décrit ce que les sujets « devraient » faire au sens d'une prédiction *empirique*, sur leurs dispositions réelles, et non au sens d'un jugement normatif. Collins prédit ainsi que des sujets ordinaires *rejetteront* effectivement de telles inférences comme déviantes, et y réagiraient comme si elles reposaient sur un jeu de mots.

À ma connaissance, personne n'a encore testé cette prédiction. Supposons qu'elle se vérifie (ce dont je ne suis pas persuadé). Je crois que Collins estimerait que le rejet de ces inférences correspond à une absence de coréférence *de jure*, en un sens descriptif/psychologique – et donc correspondrait au fait que les concepts/fichiers exprimés par les différents sens de « Londres » ou de « Times » seraient en fait différents les uns des autres.

Il resterait clairement une impression d'identité des sujets à expliquer, qui se manifeste par la possibilité de l'anaphore/co-prédication dans la prémisse. Pour rendre compte de celle-ci, peut-être Collins serait-il conduit à affirmer que les sujets présupposent à tort qu'ils déploient le même concept : ce serait une manière supplémentaire de comprendre en quoi la polysémie repose sur une « illusion ». Ainsi comprise, l'idée que la coréférence *de jure* est illusoire impliquerait une violation de la transparence de la différence conceptuelle (Boghossian 1994) : les sujets ne se rendraient pas compte qu'ils déploient deux concepts différents, au moins temporairement.

Nier la transparence conceptuelle a un coût théorique important⁴³. Une autre explication des intuitions que Collins rapporte me semble cependant possible. Plutôt que dans une violation de la transparence conceptuelle, ces intuitions pourraient trouver leur source uniquement dans l'inacceptabilité de la généralisation existentielle qui conclut les inférences. Celle-ci pourrait notamment dépendre de l'interprétation du quantificateur existentiel comme porteur d'*engagement ontologique* : ce que rejetteraient les sujets serait surtout qu'il y aurait lieu de décrire « Londres » ou le « Times » comme « quelque chose » à part entière. Les intuitions pertinentes ne concerneraient en tout cas, selon cette interprétation, que le passage de la prémisse à la conclusion, et n'impliqueraient donc pas l'absence de coréférence *de jure* au sein de la prémisse seule.

En faveur d'une telle interprétation, il est utile de comparer les exemples de Collins aux suivants :

Londres est une ville.

? Donc, quelque chose est une ville.

Londres est joyeuse.

? Donc, quelque chose est joyeux.

Londres est chère, mais joyeuse.

Donc, une ville est chère mais joyeuse.

Il me semble qu'introduire « quelque chose » dans les conclusions suffit à les rendre déroutantes, *même sans co-prédication*. « Quelque chose est une ville » ou « Quelque chose est joyeux » est le genre de phrases que prononce un ontologue ou un logicien : ce n'est pas vraiment du français ordinaire. Par contraste, insérer « une ville » dans la conclusion fait, à

⁴³ J'ai cependant moi-même soutenu que la transparence conceptuelle devait se comprendre comme une thèse empirique, et non comme un principe vrai *a priori* (Murez 2023).

mon avis, disparaître toute bizarrerie. Les intuitions que note Collins ne me semblent donc pas fournir de raisons puissantes de supposer que les sujets déploient, sans s'en rendre compte immédiatement, des concepts/fichiers différents. Elles suggèrent plutôt que l'identité des fichiers ne correspond pas toujours aux *jugements réfléchis* des sujets sur ce qui constitue « quelque chose » qui « existe » *vraiment*.

Ceci soulève la question du rapport entre l'ontologie naïve et les fichiers mentaux. Il est faux que nous n'ayons qu'un seul système de fichiers correspondant à nos *vrais* engagements ontologiques, dont on pourrait, en étudiant l'organisation, tirer la structure de la réalité selon notre schème conceptuel. L'acceptabilité de la co-prédication dépend d'effets d'ordre entre prédicats, assez subtils et encore mal compris⁴⁴. Par exemple, Murphy (2021, 44), reprenant un exemple de Gotham (2014), note le contraste suivant :

? La banque est cotée à l'indice FTSE-100 et (elle) était autrefois un commissariat.
La banque était autrefois un commissariat et (elle) est cotée à l'indice FTSE-100.

Ce qu'illustre la polysémie est la souplesse avec laquelle on passe d'un schème qui postule un seul objet ontologiquement complexe, avec plusieurs aspects, à un autre schème où ces aspects sont considérés comme des objets distincts (Recanati 2013b, 227 ; 2018). Encourager les sujets à réfléchir sur les conditions d'individuation de ce qu'ils traitent intuitivement comme une même chose – c'est-à-dire, faire de la métaphysique – ne revient pas toujours à expliciter leur ontologie préexistante, mais peut tout aussi bien les encourager à en changer. Plutôt qu'une vaste bibliothèque mentale bien rangée dans laquelle chaque fichier correspond à une unique entité postulée dans la réalité, les sujets ont plusieurs manières de découper la réalité qui coexistent dans leur esprit, et entre lesquelles ils peuvent alterner, parfois de manière éphémère. J'ai ainsi défendu ailleurs un modèle selon lequel nos attitudes comme la croyance sont *fragmentées* (Murez 2021). Chaque fragment correspond à un ensemble de croyances relativement cohérentes entre elles, mais celles dans différents fragments peuvent se contredire. Ce qui, dans un fragment, est conceptualisé comme un seul individu, *via* un seul fichier, peut l'être *via* plusieurs fichiers dans un autre.

4.2. L'objection du modèle à plusieurs fichiers verticalement liés

La pluralité des systèmes de fichiers mentaux que chacun de nous utilise prend aussi une autre forme, distincte de la fragmentation. Certains fichiers ne représentent pas un point de vue du sujet lui-même sur la réalité, mais sont *indexés* à la perspective ou au point de vue d'autrui (Recanati 2012, 183). Ces fichiers indexés sous-tendent nos capacités méta-représentationnelles : ils permettent de simuler la manière de voir le monde d'une autre personne, d'un groupe, d'une fiction, etc. En utilisant des fichiers indexés, on peut ainsi adopter temporairement et « par procuration » une manière de découper la réalité différente de la nôtre, sans pour autant être victime de confusion. Ainsi, je peux me représenter le point de vue de certains de mes étudiants :

⁴⁴ Dans un cadre comme celui esquissé dans le présent article, ces effets d'ordre peuvent être compris de différentes manières. Ils peuvent refléter des asymétries dans la possibilité de passer du déploiement d'un sous-fichier à celui d'un fichier inclusif (ou l'inverse), ou d'un type de sous-fichier à un autre. Les contraintes gouvernant une telle dynamique *intra*-fichier appellent une étude détaillée. Les effets d'ordre peuvent aussi refléter le passage d'un système de fichiers à un autre qui correspond à un découpage différent de la réalité, y compris un découpage éphémère dans le cas de l'usage de concepts/fichiers « ad hoc » (voir notamment Wilson et Sperber 2004, 2012 ; Carston 2012, 2019). Notre cadre permet de distinguer deux niveaux de représentations qui peuvent être ad hoc : les concepts/fichiers, et les modes de présentation. Les fichiers ad hoc peuvent être déployés en mémoire de travail sans avoir auparavant été stockés en mémoire à long terme. Certains n'existent que pour la durée d'un discours (Brody et Csibra, à paraître).

Mes étudiants confondent Veil et Weil. Ils s'imaginent qu'elle a commencé par faire de la philosophie, puis qu'elle est devenue ministre et qu'elle a lutté pour le droit à l'IVG.

Ici, je me représente le point de vue de mes étudiants, selon lequel il y a une seule Weil/Veil. J'emploie pour faire référence à « elle » un fichier indexé à leur perspective, où une telle personne existe. L'usage du pronom anaphorique au singulier correspond au redéploiement de ce même fichier indexé. Celui-ci combine des entrées qui sont contenues, dans mon système de fichiers ordinaires (non-indexés), dans des fichiers différents VEIL et WEIL. Ces différents fichiers non-indexés sont tous deux « liés verticalement » (Recanati 2012 : ch. 14) au même fichier indexé à mes étudiants : le liage vertical correspond au fait que le fichier confus que je leur attribue est la contrepartie unique de deux fichiers dans le mien. Ces derniers ne sont quant à eux pas liés « horizontalement », puisque je n'identifie pas pour ma part Veil et Weil.

L'existence de fichiers indexés, si on l'accepte, soulève une autre objection contre les fichiers polysémiques : plutôt qu'à un seul et même fichier polysémique, les différents sens d'un polysème pourraient correspondre à plusieurs fichiers différents, *liés verticalement*⁴⁵. L'apparence de coréférence *de jure* dans les cas de polysémie inhérente s'expliquerait par la possibilité d'un tel liage, et ne nécessiterait pas de postuler de fichiers polysémiques.

Je ne rejette pas la possibilité que *certain*s cas de polysémie, tout en permettant la co-prédication et l'anaphore, mettent en jeu plusieurs fichiers liés verticalement. Un tel modèle à deux fichiers paraît convenir aux cas qui impliquent une asymétrie entre plusieurs perspectives, et de la métareprésentation (Recanati 2018, 49). Un exemple de ce type (trouvé sur internet)⁴⁶ serait peut-être le suivant :

« I always had hoped Karen was going to become the new VP but I think she landed the Parks role and they wrote her off entirely. »

« Karen » est un personnage de la série *The Office*, qui est en lice pour devenir vice-présidente de l'entreprise fictionnelle dont parle la série. L'actrice qui joue Karen (Rashida Jones) a, dans le monde réel, trouvé un autre rôle dans la série *Parks*, de sorte que les scénaristes ont éliminé (« written off ») son personnage. Ici, « Karen » fait clairement référence au personnage dans la fiction, tandis que le pronom anaphorique « she » fait référence à Jones⁴⁷. Ce type d'énoncé, quelle que soit l'analyse précise qu'on en donne, navigue clairement entre un point de vue « fictionnel » et un point de vue extérieur à la fiction (Recanati 2018). Il me paraît tout à fait plausible que de tels cas, qui ont une dimension métareprésentationnelle explicite, impliquent des fichiers indexés. Mais ces derniers ne paraissent pas devoir être impliqués dans d'autres cas qui, par contraste, ne sont

⁴⁵ Murez et Smortchkova (2014) esquissent un modèle à deux fichiers pour la représentation dualiste intuitive d'une personne en tant qu'objet matériel et en tant qu'agent. Différents modèles pour les personnages de fiction ont été élaborés par Terrone (2021) et par Recanati (2018). Le modèle de Recanati (2018, 49) se situe entre un pur modèle à deux fichiers, et le modèle polysémiste à un fichier que je défends : il maintient l'idée d'une *asymétrie* entre deux fichiers, l'un « fictionnel » et l'autre « métafictionnel » pour un personnage, mais ce second fichier à un « double aspect » dans la mesure où il peut contenir parmi ses entrées un « pointeur » vers l'autre.

⁴⁶ Voir ici : https://www.reddit.com/r/DunderMifflin/comments/1fglgkr/maturing_is_realizing_karen_did_nothing_wrong/?rdt=64386

⁴⁷ La référence de « her » est moins claire : c'est un *personnage* qui est normalement « written off », mais on peut considérer qu'il s'agit d'un cas de transfert de sens du prédicat qui exprime la propriété qu'a *l'actrice* que son personnage a été « written off ».

pas métareprésentationnels, et où l'effet d'asymétrie est faible ou absent : de qui ou de quoi adopterait-on le point de vue, en pensant simplement à CE LIVRE ou à LONDRES ?

Pour trancher entre un modèle à un fichier polysémique, et un modèle à deux fichiers verticalement liés, une piste serait de comparer la trajectoire développementale de la polysémie inhérente avec celle de phénomènes dont on s'accorde à considérer qu'ils témoignent de l'acquisition de la capacité de liage vertical⁴⁸. Si la capacité à moduler entre différents sens de « Londres », etc. apparaît conjointement avec celles permettant de comprendre les identités ou d'attribuer des états mentaux à autrui, cela tendrait à justifier le modèle à deux fichiers. La position polysémiste ferait plutôt la prédiction inverse, selon laquelle ces capacités seraient indépendantes.

5. Conclusion

Si on estime qu'un fichier mental n'est indexical que dans la mesure où il est individué par *une* unique relation IG, alors les fichiers polysémiques, étant dynamiques et composites, ne sont *pas* indexicaux. Le polysémisme conceptuel remet ainsi en cause la généralisation de l'indexicalité au niveau mental. Néanmoins, dans sa version modérée, qui maintient l'idée que les différentes occurrences d'une même instance de fichier co-référent *de jure* entre elles, cette position ne contredit nullement les principes fondamentaux du cadre des fichiers mentaux, qu'elle se contente au contraire de développer et d'étendre. Le polysémisme conceptuel modéré développe une idée d'inspiration frégéenne : celle selon laquelle l'identité conceptuelle est compatible avec la variabilité des conceptions⁴⁹. Un même concept/fichier polysémique 'contient' ainsi plusieurs modes de présentation, qui fonctionnent dans la pensée, au moins temporairement, comme s'ils renvoyaient au même référent.

En outre, adopter le polysémisme conceptuel modéré n'implique pas d'abandonner le contextualisme linguistique radical. Certes, admettre des concepts sous-déterminés tend à remettre en cause la version la plus radicale de la thèse du « mauvais format ». Mais le polysémisme conceptuel modéré demeure en droit compatible avec la thèse selon laquelle la modulation est généralement, si ce n'est toujours, nécessaire dans la communication afin d'adapter les significations linguistiques conventionnelles à l'expression adéquate des pensées. Permettre une polysémie conceptuelle modérée ne revient pas à minimiser l'importance de la modulation, mais bien plutôt à distinguer, au niveau psychologique, entre plusieurs formes de modulation – dont certaines peuvent opérer au sein même d'un fichier polysémique. J'invite ainsi le Recanati philosophe de l'esprit à adopter une position contextualiste plus radicale, semblable à celle du Recanati philosophe du langage : au niveau mental comme au niveau linguistique, la dépendance contextuelle ne se limite pas à l'indexicalité, mais comprend aussi la polysémie.

Bibliographie

Apresjan J. D., « Regular polysemy », in *Linguistics*, 12, 1974, p. 5–32.

Arapinis A. et Vieu, L., « A plea for complex categories in ontologies », in *Applied ontology*, 10 (3-4), 2015, p. 285-296.

Asher N., *Lexical meaning in context: a web of words*, New York, Cambridge University Press, 2011.

⁴⁸ Les travaux de psychologie du développement pertinents sont présentés en détail dans Perner (à paraître).

⁴⁹ L'erreur de Frege est, selon moi, de considérer que cette distinction correspond à celle entre deux domaines ontologiques : celui de la psychologie et des représentations mentales, et le « troisième royaume » des Sens (Frege 1956).

Belleri D., « The Underdeterminacy of Sentences and the Expressibility of Our Thoughts », in *Dialectica*, 70 (1), 2016, p. 29-48.

Boghossian P., « The Transparency of Mental Content », in *Philosophical Perspectives*, 8, 1994, p. 33-50.

Bourdoncle R. et Murez M., « L'opacité du contenu dans la communication », in *Klesis*, à paraître.

Brody G. et Csibra G., « Discourse Referents in Infancy », à paraître.

Burge T., *Perception: First form of mind*, Oxford, Oxford University Press. 2022.

Camp J., *Confusion: A Study in the Theory of Knowledge*, Cambridge, Harvard University Press, 2002.

Campbell J., « Is sense transparent? », in *Proceedings of the Aristotelian Society* 88, 1988, p. 273-292.

Chomsky N., *New Horizons in the Study of Mind and Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Collins J., « Copredication as Illusion », in *Journal of Semantics*, 40, 2-3, 2023, p. 359-389.

Carey S., « Conceptual Differences Between Children and Adults », in *Mind and Language*, 3 (3), 1988, p. 167-181.

Carnap R., *Meaning and Necessity*, 2nd éd. Chicago, University of Chicago Press, 1956.

Carston R., « Word meaning and concept expressed », *The Linguistic Review*, 29(4), 2012, p. 607-623.

Carston R., « Ad Hoc Concepts, Polysemy and the Lexicon », in Scott, K., Clark B., Carston R. (éds.), *Relevance, Pragmatics and Interpretation*. Cambridge, Cambridge University Press; 2019, p. 150-162.

Carston R., « Polysemy: Pragmatics and sense conventions », in *Mind & Language*, 36(1), 2021, p. 108-133.

Crimmins M., *Talk About Beliefs*, Cambridge, MIT Press, 1992.

Cruse A., *Meaning in Language: An Introduction to Semantics and Pragmatics*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Dennett D. C., *Brainstorms*, Cambridge, MIT Press, 1978.

Doherty M. et Perner J., « Mental files: Developmental integration of dual naming and theory of mind », in *Developmental Review*, 56, 2020, 100909.

Dölling J., « Systematic Polysemy », in D. Gutzmann, L. Matthewson, C. Meier, H. Rullmann and T. Zimmermann (éds.), *The Wiley Blackwell Companion to Semantics*, 2020.

Edelberg W., « A perspectivalist semantics for the attitudes », in *Noûs* 29 (3), 1995, p. 316-342

Evans G., « Understanding demonstratives », in H. Parret et Jacques Bouveresse (éds.), *Meaning and Understanding*, Berlin, de Gruyter. 1981, p. 280-304.

Evans G. *The Varieties of Reference*, Oxford, Oxford University Press, J. McDowell (éd.), 1982.

Fine K., *Semantic Relationism*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2007.

Fodor J., « A situated grandmother? Some remarks on proposals by Barwise and Perry », *Mind and Language*, 2 (1), 1987, p. 64-81.

Fodor J.A., « Substitution arguments and the individuation of beliefs », in *A Theory of Content and Other Essays*, Cambridge, MIT Press, 1990.

Fodor J. A., *Concepts: Where Cognitive Science Went Wrong*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

Fodor J. A., « Language, thought and compositionality », in *Mind and Language* 16 (1), 2001, p. 1-15.

Fodor J.A., *Hume Variations*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

Fodor J. A., *LOT 2: The Language of Thought Revisited*, Oxford, Oxford University Press. 2008.

Fodor J.A. et Katz J., « The Structure of a Semantic Theory », in J.A Fodor et J. Katz (éds.) *The Structure of Language*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1964, p. 479-518.

Frazier L. et Rayner K., « Taking on semantic commitments. Processing multiple meanings vs. multiples senses », in *Journal of memory and language*, 29 (2), 1990, p. 181-200.

Frege G., « Über sinn und bedeutung », in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892, p. 25-50

Frege G., « The thought: A logical inquiry », in *Mind*, 65 (259), 1956, p. 289-311.

Frisson S., « Semantic underspecification in language processing », in *Language and linguistics compass*, 3(1), 2009, p. 111-127.

Gallistel C. R. et King A., *Memory and the computational brain: Why cognitive science will transform neuroscience*, John Wiley & Sons, 2011.

Goodman R., « Trading on Identity and Singular Thought », in *Australasian Journal of Philosophy*, 100 (2), 2022, 296-312.

Goodman R., « Mental Files », in *Philosophy Compass*, 19 (3), 2024.

Gotham M., « Copredication, Quantification, and Individuation », Ph.D. Thesis. University College London, London, UK, 2014.

Gray A., « Indistinguishable Senses », *Noûs*, 54 (1), 2020, p. 78-104.

Green E. J. et Quilty-Dunn, J., « What Is an Object File? », in *British Journal for the Philosophy of Science*, 72 (3), p. 665-699, 2021.

Grice H. P., « Vacuous names », in D. Davidson et J. Hintikka (éds.), *Words and objections: Essays on the work of WV Quine*. Dordrecht, Springer, 1969, p. 118-145.

Haber J. et Poesio, M., « Polysemy—Evidence from Linguistics, Behavioral Science, and Contextualized Language Models », in *Computational Linguistics*, 50(1), 2024, p. 351-417.

Huemer M. Perner J. et Leahy B., « Mental files theory of mind: When do children consider agents acquainted with different object identities? », in *Cognition* 171, 2018, p. 122-129.

Humberstone L. et Townsend A., « Co-instantiation and identity », *Philosophical Studies* 74 (2), 1994, p. 243 - 272.

Jacob P., « Intentionality », in *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2003.

Jeshion R., « Singular thought: acquaintance, semantic instrumentalism, and cognitivism », in R. Jeshion (éd.) *New Essays on Singular Thought*. Oxford, Oxford University Press. p. 105-141.

Kahneman D., Treisman A., et Gibbs B. J., « The reviewing of object files: Object-specific integration of information », in *Cognitive psychology*, 24(2), , 1992, p. 175-21.

Kaplan D., « Demonstratives: An essay on the semantics, logic, metaphysics and epistemology of demonstratives and other indexicals », in J. Almog, J. Perry, et H. Wettstein (éds.), *Themes From Kaplan*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 481-563.

Kaplan D. « Words », in *Aristotelian Society Supplementary Volume* 64 (1), 1990, p. 93-119.

Kijania-Placek K., « The polysemy of proper names », in *Philosophical Studies*, 180 (10), 2023, p. 897-2935.

Klepousniotou E. et Baum, S. R., « Disambiguating the ambiguity advantage effect in word recognition: An advantage for polysemous but not homonymous words », in *Journal of Neurolinguistics*, 20(1), 2007, p. 1-24.

Laurence S. et Margolis E., « Regress arguments against the language of thought », in *Analysis* 57 (1), 1997), p. 60-66.

Lawlor K., « Confused thought and modes of presentation », in *Philosophical Quarterly*, 55 (218), 2005, p. 21-36.

Lee P. S., « Mental files, concepts, and bodies of information », in *Synthese*, 195 (8):3, 2018, p. 499-518.

Mercer-Wood S., « La pensée singulière sur les groupes et les genres : Des dossiers mentaux pluriels et génériques », Thèse de doctorat de l'Institut Jean Nicod, EHESS, 2022.

Millikan R.G., « *On Clear and Confused Ideas: An Essay About Substance Concepts* », Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Murez M., et Recanati F., « Mental Files: an Introduction », in *Review of Philosophy and Psychology*, 7 (2), 2016, p. 265-281.

Murez M., « Le fressellianisme face au dilemme de l'accointance », in *Les Études Philosophiques*, 3, 2019, 421-441.

Murez M., « Putnam et McDowell sur les objets de l'introspection », in *Klesis*, 47, 2020, p. 183-218.

Murez M., « Belief Fragments and Mental Files », in Borgoni, C., Kindermann, D. et Onofri, A. (éds.), *The Fragmented Mind*. Oxford, Oxford University Press, 2021, p. 251-277.

Murez M., « The transparency of mental vehicles », in *Noûs*, 2023, p. 1-28.

Murez M., et Smortchkova, J., « Singular Thought : Object-Files, Person-Files, and the Sortal PERSON », in *Topics in Cognitive Science*, 6(4), 2014, p. 632-646.

Murez M., Smortchkova J. et Strickland B., « The Mental Files Theory of Singular Thought: A Psychological Perspective », in R. Goodman, J. Genone et N. Kroll (éds.), *Singular Thought and Mental Files*, Oxford, Oxford University Press. 2020, p. 107-142.

Murez M. et Strickland B. « Event completion: a test case for theories of reference in memory », in *Synthese*, 204 (78), 2024, p. 1-33.

Murez M., et Thouzeau-Corpel E., « Incroyables mais vraies : les identités physico-phénoménales et le modèle des fichiers mentaux », in *Revue de métaphysique et de morale*, (1), 2024, p. 9-27.

Murphy G., *The Big Book of Concepts*, Cambridge, MIT Press, 2004.

Murphy E., « *Linguistic Representation and Processing of Copredication* », PhD Thesis, London, University College London, 2021.

Ortega Andrés M. et Vicente A., « Polysemy and Co-predication », in *Glossa: A Journal of General Linguistics*, 4(1), 2019.

Ortega-Andrés M., « The denotation of copredicative nouns », in *Erkenntnis*, 88 (3), 2023, p. 113-43.

Pagin P. et Westerståhl D., « Compositionality I: Definitions and variants », in *Philosophy Compass*, 5(3), 2010, p. 250-264.

Palmira M., « Towards a pluralist theory of singular thought », in *Synthese* 195 (9), 2019, p. 3947-3974.

Papineau D., « Comments on François Recanati's Mental Files: Doubts about Indexicality », in *Disputatio* 5 (36), 2013, p. 159-175.

Perner J. Huemer M. et Leahy B., « Mental files and belief: A cognitive theory of how children represent belief and its intensionality », in *Cognition*, 14, 2015, p. 77-88.

Perner J. et Leahy B., « Mental Files in Development: Dual Naming, False Belief, Identity and Intensionality », in *Review of Philosophy and Psychology*, 7 (2), 2016, p. 491-508.

Perner J. *Mental Files in Perspective*, Oxford, Oxford University Press, à paraître.

Perry J., « Frege on demonstratives », in *Philosophical Review*, 86 (4), 1977, p. 474-497.

Perry J., « A Problem About Continued Belief », in *Pacific Philosophical Quarterly*, 61 (4), 1980, p. 317.

Perry J. « *Reference and Reflexivity* », 2nd Edition, Stanford, CSLI, 2012.

Picazo Jaque C. « Are mental representations underdeterminacy-free? », in *Synthese* 196 (2), 2019, p. 633-654.

Piccinini G., *Physical Computation: A Mechanistic Account*, Oxford, Oxford University Press, 2015.

Pietroski P. M., *Conjoining Meanings: Semantics Without Truth Values*, Oxford, Oxford University Press, 2018.

Prosser S., « The Metaphysics of Mental Files », in *Philosophy and Phenomenological Research* 100 (3), 2020, p. 657-676.

Pustejovsky J., *The generative lexicon*, Cambridge, MIT press, 1998.

- Quilty-Dunn J., « Polysemy and thought: Toward a generative theory of concepts », in *Mind and Language*, 36 (1), 2021, p. 158-185.
- Recanati F., *Direct Reference: From Language to Thought*, Oxford, Blackwell, 1993.
- Recanati F., « La polysémie contre le fixisme », in *Langue Française*, 113, 1997, p. 107-123.
- Recanati F., « Déstabiliser le sens », in *Revue Internationale de Philosophie*, 2 (217), 2001a, p. 197-208.
- Recanati F., « Are 'Here' and 'Now' Indexicals ? », in *Texte 27/28*, 2001b, p. 115-127.
- Recanati F., *Literal meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- Recanati F., « Literalism and contextualism: Some varieties », in G. Preyer et G. Peter (éds.), *Contextualism in philosophy: knowledge, meaning, and truth*, New York, Oxford University Press, 2005a, p. 171-196.
- Recanati F., « Loana dans le métro : réflexions sur l'indexicalité mentale », in S. Bourgeois-Gironde (éd.), *Les formes de l'indexicalité : langage et pensée en contexte*, Paris, Éditions Rue D'Ulm, 2005b, p. 19-34.
- Recanati F., *Perspectival Thought: A Plea for Moderate Relativism*, New York, Oxford University Press, 2007.
- Recanati F., *Mental Files*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- Recanati F., « Perceptual concepts: in defence of the indexical model », in *Synthese*, 190 (10), 2013a, p. 1841-1855.
- Recanati F., « Mental Files: Replies to my Critics », in *Disputatio* 5 (36), 2013b, p. 207-242.
- Recanati F., « Replies to the papers in the issue "Recanati on Mental Files" », in *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 58 (4), 2015, p. 408-437.
- Recanati F., *Mental files in flux*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
- Recanati F., « Contextualism and Polysemy », in *Dialectica*, 71 (3), 2017, p. 379-397.
- Recanati F., « Fictional, Metafictional, Parafictional », in *Proceedings of the Aristotelian Society*, 118 (1), 2018, p. 25-54.
- Recanati F., « Why Polysemy Supports Radical Contextualism », in Bella, G., Bouquet, P. (éds.), *Modeling and Using Context, CONTEXT 2019. Lecture Notes in Computer Science*, vol 11939, Cham, Springer, 2019, p. 216-222
- Recanati F., « Mental files », in P. Stalmaszczyk (éd.), *Cambridge Handbook of the Philosophy of Language*. New York, Cambridge University Press. 2021a.
- Recanati F., « Transparent Coreference », in *Topoi* 40 (1), p. 107-115, 2021b.
- Recanati F., « Do mental files obey Strawson's constraint? », in C. Borgoni, D. Kindermann, et A. Onofri (éds.), *The Fragmented Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2021, p. 227-250.
- Recanati F., « Individuating (and typing) mental files », in A. Grzankowski, A. Savile (éds.), *Thought: its Origins and Reach. Essays for Mark Sainsbury*, Routledge, 2024a.
- Recanati F., « Memory-based modes of presentation », in *Synthese* 203 (4), 2024b, p. 1-21.
- Rey G., « Concepts and conceptions: A reply to Smith, Medin and Rips », in *Cognition*, 19 (3), 1985, p. 297-303.
- Sainsbury R. M. et Tye M., *Seven Puzzles of Thought and How to Solve Them: An Originalist Theory of Concepts*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- Schiffer S., « The Mode-of-Presentation Problem », in C. Anthony Anderson et J. Owens (éds.), *Propositional Attitudes: The Role of Content in Logic, Language, and Mind*, Stanford, CSLI, 1990, p. 249-268.
- Smortchkova J. et Murez M., « Representational Kinds », in J. Smortchkova, K. Dolega et T. Schlicht (éds.), *What are Mental Representations?*, New York, Oxford University Press, 2020, p. 213-241.
- Sorensen R. A., « Logical luck », in *Philosophical Quarterly*, 48 (192), 1998, p. 319-334.
- Sosa, E., « Fregean reference defended », *Philosophical Issues*, 6, 1995, p. 91-99.

- Srinivasan M., et Rabagliati H., « The implications of polysemy for theories of word learning », in *Child Development Perspectives*, 15(3), 2021, p. 148-153.
- Srinivasan M. et Rabagliati H., « How concepts and conventions structure the lexicon: Cross-linguistic evidence from polysemy », in *Lingua*, 157, 2015, p. 124-152.
- Strawson P. F., *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, New York, Ashgate, 1974.
- Sutton J., « Are Concepts Mental Representations or Abstracta? », in *Philosophy and Phenomenological Research*, 68 (1), 2004, p. 89 - 108.
- Taylor K. A., « Names as Devices of Explicit Co-reference », in *Erkenntnis* 80 (S2), 2015, p. 235-262.
- Terrone E., « Twofileness. A Functionalist Approach to Fictional Characters and Mental Files », in *Erkenntnis*, 86(1), 2021, 129-147.
- Vicente A., « Approaches to co-predication: Inherent polysemy and metaphysical relations », in *Journal of Pragmatics*, 182, 2021, p. 348-357.
- Von Eckardt B., *What is Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press, 1993.
- Wellwood A., Pancheva R., Hacquard V., et Phillips C., « The Anatomy of a Comparative Illusion », in *Journal of Semantics*, 35 (3), 2018, p. 543–583.
- Wilson D. et Sperber D., « Relevance theory », in L. Horn et G. Ward (éds.), *The handbook of pragmatics*, Oxford, Blackwell, 2004, p. 607–632.
- Wilson D. et Sperber D., « *Meaning and relevance* », Cambridge, Cambridge University Press, 2012.
- Woodfield A., « Conceptions », in *Mind*, p. 100 (399), p. 547-72.

Remerciements

La présente publication s'inscrit dans le cadre du projet *Mental Files: New Foundations* financé par l'ERC (Grant Agreement n° 101141267 — FILE-ERC-2023-ADG, PI : François Recanati). Pour leurs retours précieux sur des versions antérieures, je remercie un relecteur anonyme, Romain Bourdoncle, Géraldine Carranante, Agnès Grivaux, Torfinn Huvenes, James Openshaw, Jessica Pepp, François Recanati, Thibaut Sitterlin, Joulia Smortchkova, Victor Tamburini, ainsi que les étudiants du séminaire de métaphysique de Cyrille Michon à Nantes Université et les participants au colloque « Indexical Dynamics » au Collège de France.